

109-1984

Sommaire

	Pages
<i>Pauvreté</i>	
Guy	5
A l'école de mes origines	
Joël	6
Ailleurs, toujours ailleurs	
Jean-Pierre	9
Facettes de pauvreté	
Jean-François	11
Jusqu'à la brûlure	
Yves et Jacques	13
<i>Foi et idéologie</i>	
Jean-Marie Ploux	18
<i>Des ministères de laïcs cheminements</i>	
Provocations du monde, appels de l'Eglise	
Marc et Maryno Bodinier	48
Tout ministère concerne toute l'Eglise	
Odile et Jean Sachet	57

Pauvreté

**- Ne jamais parler de soi est une hypocrisie très distinguée » (Nietzche).
Ils parlent d'eux, ils en parlent ensemble... Jeunes en formation à la Mission de France ;
formation systématique préparant au ministère presbytéral
et formation continue pendant les premières années qui suivent l'ordination.
Un week-end les réunissait les 24 et 25 mars de cette année : la pauvreté.
Tous la rencontrent. Ils vivent au milieu d'elle en de multiples endroits et de bien des façons.
Elle les habite. Elle n'a sûrement pas fini de les façonner.
Au seuil de la nouvelle année, la Lettre aux Communautés fait part à ses lecteurs
de quelques témoignages puisés en différents contextes humains et religieux.**

Sur la route qui mène au ministère presbytéral, Guy a rencontré,
dans son travail d'aide-soignant,
des hommes et des femmes habités par la folie. (voir page suivante)

De naissance ou par accident
devenus « pauvres d'esprit »
ils sont là
pas beaux à voir
et qui vous tapent dessus
à en avoir peur
que suis-je venu faire
au milieu d'eux
habités par la folie
capables de rien
et rien à leur apprendre
et moi avec mon souci du travail utile
mon sens de l'efficacité
logique dont je découvrais peu à peu
que, là, elle était stérile.
Je l'ai pensé
ces gens étaient de trop,
un fardeau pour la société,
ils étaient pourtant là
au nom de qui ou nom de quoi
désarmé
je suis allé à leur rencontre
je me suis mis à leur écoute
être un peu fou avec ces fous
pour les aimer
une autre logique,
celle des Béatitudes,
ces pauvres porteurs d'une Bonne Nouvelle
la Croix au cœur du monde
ils sont mes prophètes
la souffrance me parle de Dieu

A l'école de mes origines

Joël *

Richard, mon voisin Ougandais ré-écoute la bande où est enregistré le dialogue de la leçon. Il nous faut l'apprendre par cœur. Il est question de Kamel qui attend un ami à l'aéroport, en provenance d'Egypte, et qui en rencontre un autre en partance pour le Maroc. Deux pays avec qui les Algériens ont quelques problèmes !

Après deux mois de cours particuliers, j'ai rejoint le groupe ; nous en sommes aux 2/3 du parcours. J'aime beaucoup ce que nous faisons, chaque leçon nous introduit dans un aspect de la vie quotidienne, avec des expressions typiques du pays (l'Algérois). Pour ce qui est de parler, c'est tout autre chose, car à Alger la langue est imprégnée de français et souvent la conversation glisse au français. Heureusement, il s'agit de l'arabe dialectal, car pour le littéraire, à part l'écrit et la télévision...

Dans une semaine nous sommes envoyés en stage pour nous plonger dans une région où l'on ne parle que l'arabe. J'irai à Béchar, dans le Sud Oranais. Je suis très content de sortir du Centre.

Ce midi mon cousin Rabah m'a téléphoné. J'irai chez lui vendredi. Rabah habite à Montfaisant, sur les hauteurs d'Alger. D'ordinaire on y monte en bus. Depuis cinq semaines, il n'y en a plus à cause des travaux de la route. Alors je fais comme tout le monde, je marche... avec les vieux qui ne restent pas à la maison dans la journée, les femmes chargées de sacs de retour du marché de Bab el Oued, les jeunes qui traînent parce que sans travail, à l'affût de la moindre combine, les gamins qui désertent l'école à mi-temps. En haut il y a un chemin jonché d'ordures ; le bourricot passe bien, mais il est trop chargé, et les campagnes d'assainissement n'arrivent pas si loin.

* Prêtre-ouvrier à Lyon, Joël est allé passer quelques mois en Algérie pour apprendre la langue de la lignée paternelle.

Aujourd'hui il n'y a pas d'eau (je ne parle pas du Centre où jamais une goutte ne manque) depuis trois jours. Demain peut-être, anch allah. Fatima voulait me faire un gâteau, mais il n'y a pas d'œufs (les poules prennent la pillule), alors j'ai eu des crêpes kabyles.

Rabah a acheté un mouton, il va l'égorger vendredi. « C'est un sacrifice, me dit-il, pour distribuer aux pauvres. J'ai ressenti un bienfait de Dieu pour la famille, alors j'ai acheté ce mouton ». Je suis tombé des nues. Ce n'est pas la première fois, ni la dernière.

Kamel, le fils aîné de Rabah, veut sortir, en Italie ou en France. Il est allé demander une autorisation à l'autorité militaire car il est incorporable en septembre pour deux ans. Comme beaucoup de jeunes, il s'ennuie.

Youssef n'a rien à faire de ses journées. Il attend. Sorti de l'école sans diplôme, sans formation, il est quand même allé jusqu'en 3^e. Alors il peut s'inscrire à un stage de formation ; il a choisi mécanique générale. Il s'est inscrit dans trois centres à la fois, « cela augmente les chances, lui ai-je dit ». « Je n'aurai rien, me répond-il, je n'ai pas de piston ».

Yamina aussi attend que quelqu'un frappe à la porte et la demande à son frère aîné. Si personne ne se présente, tant pis, « Dieu est le gagnant ». Je pense à Hamid qui a 28 ans, il travaille comme cariste à la Sanelec (Société Nationale d'Électricité). Il voudrait se marier, mais il n'a pas de logement, ni à Alger, ni en banlieue. Et combien comme lui !

Pourtant l'Algérie est un chantier. Des HLM genre Minguettes, sans grandes tours peut-être, mais sans équipements souvent. Des villas, parfois des « châteaux ». Les écarts sociaux se creusent ici et les transformations en cours dans l'industrie (restructuration des sociétés nationales, développement du secteur privé...) vont développer une bourgeoisie d'affaire au côté des bureaucrates et militaires. Dehors c'est le bruit du marteau-piqueur. Toutes les rues, routes et tous les tracteurs doivent être refaits d'ici au 1^{er} novembre, 30^e anniversaire du déclenchement de la lutte armée. Travail en 3 × 8, W.E. compris.

J'espère qu'ils feront aussi les quartiers pauvres...

Je l'ai dit que Rabah m'a téléphoné, c'est pour mes papiers. Car ici il me faut une carte de séjour, comme pour tout étranger. Et c'est de plus en plus difficile, l'algérianisation progresse, des contrats sont non-renouvelés. Je comprends cela très bien. Un étranger est un étranger et même s'il a rendu service au développement du pays depuis 1963 pour certains, il est remercié pour qu'un Algérien puisse occuper le poste. Il n'est pas question ici de société « plurielle ».

En tout cas, une lourde question pour l'Eglise ici. N'y a-t-il de place ici que pour des coopérants de hautes technicités ?

Depuis plus de 20 ans, trois petites sœurs habitent à Frais-vallon, une baraque de bois parmi d'autres. Depuis le début du Carême, je vais chaque dimanche célébrer avec elles. Une réside à la maison et accueille, elle forme aussi des jeunes filles à la couture et au tricot. Les deux autres travaillent à l'hôpital. La liturgie ne se fait pas entre nous mais avec cette femme qui frappe pour demander quelque chose, ou ce jeune blessé qui vient se faire soigner. Trois petites sœurs, perdues parmi des pauvres. A côté il y avait un bidonville. Un matin très tôt, des camions sont venus, avec des bus. Les soldats ont fait déménager, les meubles dans les camions, les gens dans les bus, le tout au bled. Puis les bulldozers sont passés. Maintenant, c'est propre. Dans leur baraque si petite, elles ont un pièce réservée pour la prière. Cinq fois par jour pour les musulmans résonne l'appel à la prière. Un appel ami, qui prend parfois l'allure de contrainte.

Nahima m'a demandé : « Slimane, comment pries-tu ? ». Il lui faut du courage pour oser me questionner ainsi. Et je l'aime bien pour lui avoir répondu. Je prie avec le silence et l'écriture. Je prie avec l'Eglise, celle qui est ici, étrangère voulant servir, avec les frères de la M.D.F., du Maghreb, de Lyon, d'Egypte, d'Afrique, de France et d'ailleurs. Je prie avec le souvenir de la Parole qui m'a déplacé et le visage des femmes et hommes que j'apprends à aimer.

Ailleurs, toujours ailleurs

Jean-Pierre *

Un des aspects qui me marque le plus, dans une vie de déplacements comme la mienne, c'est la dépendance, la non-maîtrise de l'instant et de l'avenir, l'immédiat auquel nous sommes réduits. Ce n'est pas l'argent qui changera beaucoup ce problème. Bien qu'étant payé au SMIG et indemnisé de déplacement, ce qui nous contraint le plus c'est de ne jamais savoir ce qu'on deviendra, d'être ailleurs, toujours ailleurs. Ceci est renforcé par le peu de travail dans les T.P. et les menaces de chômage. Nous avons un sac, une valise... qui font de nous parfois des exilés, sans pays, ni maison. La bataille pour le pouvoir d'achat ne résoudra pas cette question. Les visages qui pour moi sont les plus marquants dans cet exil sont quelques copains immigrés, loin de leurs pays et de leurs proches. Rejetés bien souvent par des français, ils n'ont parfois qu'une photo qui leur dit qu'ils existent quand même, pour quelques-uns. Cette vie d'errant, j'y trouve un lieu pour une vérité d'Évangile quand nous y sommes faibles.

Le chemin avec fait découvrir l'autre. Le bon pauvre est décidément bien difficile à trouver. La misère atteint tout le monde. Les pauvres ne sont pas forcément vertueux et saints. Quand un copain algérien me dit en revenant de congés : « mon ami, ça fait douze jours, j'arrive de l'Algérie, et j'ai déjà dépensé 420.000... Pitain d'femme, Pitain d'tiercé, Pitain d'loto », il y a là la misère.

* Prêtre et forneur dans une entreprise des Travaux Publics, Jean-Pierre — depuis quelques années — va de chantier en chantier, de La Hague à Monaco, de Paris à Poitiers...

« Puisseons-nous connaître notre misère », dit Thérèse d'Avila : elle voit juste, les images du « pauvre parfait » se déchirent et nous font apparaître des hommes mêlés. C'est dans ces flots qu'il nous faut mener la barque et jeter les filets. Jésus ne dit-il pas : « Je suis venu appeler non les justes, mais les pécheurs ? » [Mc 2,17 ; Mt 9,13 ; Lc 5,32]. Parfois nous croisons des hommes simples et droits, des simples qui sont devenus sages, ils sont des phares et nous avons beaucoup à puiser dans cette sagesse qui sait ce qu'il faut pour vivre ailleurs que dans la misère.

« Tu fais l'école et tu prends encore la misère », parole du Hadj Saïd... Paradoxe, mais là nous sommes en accord avec nous-mêmes. C'est un lieu de vérité pour nous, mais aussi à partir duquel, il faut essayer d'analyser et de comprendre, le lieu où il faudra toujours revenir car il juge notre action et notre société. Je crois qu'il y a beaucoup à faire dans ce sens ; car jusque là l'histoire est presque exclusivement l'histoire de ceux qui ont gagné, mais tous ceux qui ont perdu et qui perdent restent étouffés. Les oubliés, les perdus des grandes causes, n'est-ce pas le plus grand champ où il faut moissonner ? Dieu lui-même, n'est-il pas ainsi oublié, perdu ?

Facettes de pauvreté

Jean-François

J'éprouve toujours un certain malaise à dire quelque chose sur la pauvreté. Les vrais pauvres parlent peu d'eux-mêmes, par dignité ; ils cherchent à s'en sortir.

Pauvreté et argent :

Nous faisons vite le détour pour dire que la pauvreté n'est pas qu'une affaire financière. Mais c'est peut-être là, dans ce domaine, que notre témoignage ou notre parole risque d'être le plus percutant. Je m'en suis aperçu par quelques retours de bâton lors d'une prédication où j'avais posé quelques interrogations sur la possession du foncier. Nos « petits » choix de vie quotidiens posent plus question que nos grandes déclarations solennelles : la voiture, les vacances, l'habillement, les voyages, l'habitat, tout cela parle plus qu'on ne peut imaginer. C'est dans ces divers domaines que nous sommes sans doute appelés à être « signe de contradiction » au nom de l'Évangile. Expliquer à ses copains de travail la mise en commun des salaires dans l'équipe, les cotisations de solidarité, est autant faire œuvre d'évangélisation que d'explicitier notre foi en Dieu !

Pauvreté et intelligence :

De par mon travail, j'expérimente la richesse que représentent la capacité de comprendre vite, la mémoire, l'enchaînement des idées. Mais au contact d'handicapés mentaux, j'expérimente aussi ma pauvreté à « sentir » physiquement (par la vue, l'ouïe, l'odorat), ma pauvreté pour me mettre à la portée de leur forme d'intelligence.

* Prêtre et éducateur auprès d'handicapés mentaux.
Jean-François vit son ministère en Limousin.

Pauvreté et affection :

Là encore, on éprouve sa richesse : avoir des relations (« Tu connais, tout le monde, toi... », me disent-ils souvent), avoir une famille, mettre de la distance par rapport à son désir immédiat. Quelques-uns ne reçoivent de lettres que du Crédit Agricole ou de la Redoute ! Et ils sont heureux de recevoir ces lettres ! D'autres, obsédés sexuels, se lanceraient dans n'importe quelle aventure (Agence matrimoniale). Et on se découvre soi-même bien infirme pour tenter de faire saisir qu'on peut être heureux en dehors des modèles dominants...

Pauvreté d'un pays :

Au creux de l'hiver, c'est sans doute là que se ressent la détérioration de la vie économique et sociale d'un pays. Région vidée de sa jeunesse. Solitude des personnes âgées. Déprime. Mort. L'Eglise a sans doute « à pleurer avec ceux qui pleurent » mais aussi à être proche de tout signe d'espérance, si minime soit-il, à être aux côtés de ceux qui mettent en place de petits regroupements (professionnels, de loisir, ...) pour un avenir possible. Prendre le parti de la mort ou susciter l'espérance malgré tout ? L'Association des Plateaux Limousins, par l'organisation de Fêtes du Pays, pose des gestes dans ce sens... et ils commencent à être perçus.

Pauvreté d'une Eglise :

Nous sommes souvent tentés d'en critiquer les richesses ! Mais, ici, elle est à l'image du pays ; Attachée au passé, conservatrice, elle se situe dans un rapport d'hostilité au monde (il s'agit « d'exister en face de », et, si on peut, « de ramener » à soi !). Comme il est difficile de donner un souffle missionnaire à un corps sclérosé ! Faut-il jeter le manche après la cognée ? Parfois, on est tenté. Mais travailler avec des catéchistes, dialoguer avec des jeunes en vue du mariage, essayer de regrouper 3 ou 4 couples pour qui la foi compte encore, c'est faire acte de foi en l'avenir de l'Eglise. Humblement, patiemment, accompagner des chrétiens classiques vers une ouverture à d'autres formes de Rassemblements (Hauts-Plateaux par exemple !), c'est encore croire à un avenir possible.

Jusqu'à la brûlure

Yves et Jacques *

La pauvreté est d'abord pour nous une réalité odieuse, scandaleuse que nous cherchons à combattre. Nous ne voulons pas la décrire ici. Notons seulement qu'elle a plusieurs visages : faim, mortalité précoce, vulnérabilité aux maladies, sous-équipement sanitaire, incertitude du lendemain, rareté des compétences techniques, sous-équipement technique, habitat misérable, etc.

Cette pauvreté est la compagne de nos compagnons de vie. Nous l'avons à chaque instant devant nous. Elle est ce contre quoi nous essayons d'orienter notre action. Si elle est notre compagne de chaque jour à nous aussi, ce n'est pas de la même façon qu'avec les wagogo. Elle a pénétré en nous non pour nous détruire par la faim ou la maladie, comme elle le fait pour nos frères, mais pour nous révolter, nous faire brûler de haine pour elle, nous mettre en marche contre elle.

Il a fallu du temps pour qu'elle pénètre jusqu'à la brûlure. Nos yeux n'ont pas toujours su ou voulu bien la distinguer. Parfois nous la disions réduite, localisée, passagère. Parfois nous nous apaisions en disant qu'elle était la compagne malgré tout acceptée, habituée, dans ce peuple. Parfois peut-être nous l'avons déguisée en l'appelant « vie simple, vie rustique, vie proche de la nature ». Parfois nous nous sommes même surpris à lui pardonner quand nous la comparions aux excès de la société de consommation occidentale. Parfois enfin nous la trouvions commode, disponible à merci pour alimenter notre prière qui se voulait " enracinée " !

La brûlure a été progressivement plus vive, plus intolérable, à mesure que nous laissons nos nouveaux compagnons la porter en nous, au centre de toutes nos défenses. La plainte lancinante des pauvres, au cœur de notre maison, au cœur de notre vie quotidienne, est le fer rouge qui, en nous provoquant à la révolte et à l'action, nous provoque à un plus grand amour des wagogo.

Leur pauvreté devient notre pauvreté, non dans ses haillons, ses abcès couverts de vers, ses ventres vides et ses désespoirs, mais dans ce qu'elle engendre de révolte, d'amour, de projets, de solidarités et d'espoirs.

* Depuis plusieurs années, Yves et Jacques font route avec une population agricole dans une région désertique de Tanzanie.

C'est d'abord cela pour nous la pauvreté : des hommes et des femmes, des enfants précis, connus, voisins, qui nous acculent à aimer.

Le « choix des pauvres » n'est plus une " option " en projet, c'est une nécessité intérieure qui habite chacun. S'en éloigner veut dire aujourd'hui immédiatement être moins compagnon, moins prêtre, moins croyant, moins Yves, moins Jacques... moins homme.

Rester fidèle à cette nécessité intérieure comporte certaines conditions et se traduit par des choix mis en œuvre dans notre vie. C'est cela que l'on peut appeler la pauvreté que nous vivons, Yves et Jacques.

1) Nous avons dit que ce sont des hommes et des femmes précis, connus et voisins qui nous ont amenés à " partager " la pauvreté. Ce partage est à renouveler sans cesse et pour cela il faut que ces hommes et ces femmes continuent à être présents, de plus en plus présents, nombreux, connus et voisins de nos vies. Nous savons qu'il y a des modes de vie, un luxe, une abondance de biens, une insouciance face à l'argent, une préoccupation de profit... qui peuvent nous endormir devant le " devoir de révolte ", adoucir la brûlure de la pauvreté qui nous entoure. Notre mode de vie n'est pas pauvre comme les wagogo le sont. Notre mode de vie est simple et ne doit pas être un obstacle au compagnonnage. Ceux qui sont venus nous voir savent ce que nous appelons " simple ".

Nous essayons de ne pas nous tromper nous-mêmes sur ce point. Chacun des membres de l'équipe Tanzanie est tombé gravement malade et a été rapatrié en France. Cela a coûté beaucoup d'argent. Le billet d'avion d'un membre de l'E.C. venu nous rendre visite a coûté l'équivalent de 560 jours de salaire d'un ouvrier agricole travaillant au Centre d'Ipala. Une lettre ordinaire envoyée en France coûte 1 heure 1/2 de travail de ce même ouvrier. Aller de Nzali à Dodoma en voiture représente environ 8 jours de travail du même homme, etc.

Nous ne sommes pas pauvres si la mesure de la pauvreté est l'odieuse misère de beaucoup de nos frères gogo.

Nous savons par expérience que nous ne pouvons survivre en dessous d'un certain niveau de moyens qui sont objectivement très riches par rapport au monde qui nous entoure. Nous cherchons seulement à être vulnérables à la brûlure de la pauvreté.

2) *Rester vulnérables nous conduit à utiliser les moyens (richesse) que nous avons, à rechercher d'autres moyens, à faire des choix dans un but précis : celui d'accompagner les pauvres dans leurs difficultés quotidiennes, dans leur lutte contre la pauvreté, dans la réalisation de leurs projets et espoirs.*

— *A Nzali comme à Ipala (1) nous avons une voiture et de l'argent pour la faire rouler. Nous essayons de garder à cette voiture son caractère d'outil au service du développement des projets auxquels nous participons et au service des gens autour de nous : transport des malades, affaires en ville.*

— *Nous avons eu l'occasion de faire appel à une aide financière importante pour acheter des céréales et les distribuer aux vieillards et infirmes lors de la famine de 81-82.*

— *Nous recevons de France des médicaments qui alimentent la pharmacie du dispensaire de Nzali.*

— *Nous recevons aussi une aide financière qui permet la construction de la "Maison du Développement" de Nzali.*

Nous serions incapables de vivre, même très simplement sans l'aide des copains de la mission et du diocèse. Cette aide nous permet de rester, de poursuivre notre chemin avec les gens, ce qui exige certains moyens.

Sur cette question de l'utilisation ou de la recherche de moyens deux questions doivent rester à vif :

— *Les moyens, notre richesse nous aveuglent-ils, nous éloignent-ils des gens ?*

— *Sont-ils orientés vers le service, l'allègement des difficultés de vie de ceux qui nous entourent, vers la réalisation d'un petit mieux dans la lutte contre la pauvreté ?*

Nous croyons que la réduction des moyens vers une identification plus ou moins complète et illusoire, à la situation de beaucoup de wagogo serait incompatible avec le choix que nous avons fait de lutter contre la pauvreté et pour le développement.

(1) Nzali est le village où Yves et Jacques habitent.

Ipala est un centre de formation agricole, à plusieurs kilomètres, où Jacques travaille.

Dans la situation de pauvreté radicale où vivent la plupart de nos compagnons de vie, tout ce que nous possédons : le matériel, fut-il réduit, et le reste c'est-à-dire notre compétence professionnelle, notre connaissance des langues européennes, notre connaissance d'autres pays, notre savoir faire dans l'usage de nombreux outils techniques ou éléments de la société moderne, notre sécurité en cas de pépin de santé ou de famine, etc... tout cela conduit à être considérés légitimement comme à l'abri de la pauvreté. Nous sommes montés dès notre arrivée ici, ne serait-ce que par la couleur de notre peau, sur le piédestal des riches. Nous en souffrons car cela nous éloigne des autres. Même lorsque nous avons élagué sinon tout (est-ce possible ?) du moins beaucoup de cette richesse, de ce qu'elle a d'arrogant, de prétentieux, d'artificiel, de mépris, etc... sommes-nous alors devenus pauvres ? Non. Nous sommes encore dans une position de riches. Faut-il démissionner de cette position ? Le pourrions-nous seulement, sinon en quittant le pays ? Nous pensons que nous ne pouvons pas. Nous essayons seulement de restituer aux pauvres qui sont nos compagnons tout ce que nous possédons en le mettant à leur service dans la vie de tous les jours, le travail de développement, la pastorale, l'éducation. Cette restitution est à renouveler chaque jour.

La pauvreté marque aussi les choix que nous avons faits et faisons, en particulier dans le domaine pastoral et du développement.

— A Nzali nous tenons à une vie équilibrée entre le travail agricole et l'animation des communautés. Vivre avec les wagogo aussi bien dans les champs que dans les rencontres de communautés chrétiennes, c'est être présent là où se forment les outils, les compétences, les désirs et les solidarités du développement. C'est voir, entendre et partager les premiers gestes, les premières paroles qui sont les signes fragiles de la lutte contre la pauvreté.

— Le choix pastoral diocésain des communautés de base auquel nous adhérons nous a déjà fait faire un bout de chemin avec les plus petits. Ces communautés aussi bien que les petites assemblées de prière dans les 4 villages que compte la paroisse de Nzali, sont encore faiblement, mais sûrement des lieux d'éveil, de conscientisation des gens, d'épanouissement de jeunes qui deviennent les pierres d'angles des maisons de demain où la pauvreté ne sera plus. Elles sont aussi les lieux de rencontres possibles entre les hommes alors que la plus grande pauvreté abîme les solidarités naturelles, casse la fraternité.

A nous de ne pas trahir ou décevoir cela en nous laissant enter théologiquement, catéchétiquement, liturgiquement, spirituellement... par ces greffons d'espoirs au milieu de la pauvreté.

— *Dans le débat du développement nous avons pris parti et tirons les conséquences de ce choix. A Nzali comme à Ipala, nous proposons des moyens simples, compréhensibles, les plus abordables possibles : traction animale par exemple. Notre engagement dans le Centre d'Ipala est aussi dans cette ligne de l'accompagnement des pauvres. D'aucuns voudraient que ce Centre devienne vite ferme modèle, mécanisée, école de cadres agricoles, paradis agricole dans un océan de pauvreté rurale. Nous tenons à ce qu'il soit un instrument directement au service des paysans wagogo, façonné par leurs difficultés, grandissant à leur rythme.*

— *Nous pensons que l'insertion de Nzali aussi bien que notre engagement à Ipala ont contribué à faire évoluer les préoccupations pastorales de l'Evêque. Beaucoup reste à faire pour que l'Eglise de Dodoma découvre toute l'ampleur de la première fidélité évangélique du service des pauvres. La brûlure que nous ont portée les wagogo de Nzali devient lentement contagieuse. Bien sûr nous n'avons aucun monopole et les Petits Frères de l'Evangile, nos voisins, ont sans doute fait plus que nous dans ce sens ! Cette question de la pauvreté, au-delà de notre débat avec elle, est une interrogation pour l'Eglise de Tanzanie. Sans comparaison avec certaines églises d'occident, cette église est riche et n'hésite pas à jouer un peu de sa richesse pour affirmer son pouvoir ou pour flatter les yeux des fidèles pauvres qui ne peuvent trouver dans leur vie de signes de richesse que dans leur appartenance à une institution quelque peu clinquante et argentée. Modestement, par le compagnonage que nous avons avec les prêtres tanzaniens en particulier, par notre insertion même, nous essayons de contribuer à laisser à vif cette question de la pauvreté.*

Nos orientations pastorales, notre travail dans le développement agricole et rural se veulent des traces visibles, vérifiables dans nos vies que la pauvreté des wagogos devient notre pauvreté. Seuls Lazaro, Makapi, Mama Pili, Mzee Bruda, Leteo et tous les autres peuvent ou pourront dire, mais ce ne sera pas par un discours, si tout cela est vécu en vérité, si nous nous sommes laissés brûler, si nous aimons assez pour que désormais toute notre vie dépende de leur vie, de leur pauvreté.

Foi et idéologie

Jean-Marie Ploux

« La foi doit critiquer les idéologies »

« La foi chrétienne n'est qu'idéologie »

Sur ces deux thèmes qui nourrissent polémique et incompréhension, les variations sont innombrables et le ton tranquillement péremptoire avec lequel ces affirmations sont proférées, est bien fait pour décourager ceux qui, refusant de se rendre à l'une ou l'autre thèse, essaient simplement de comprendre. C'est pourtant à un effort de compréhension que convie l'étude ici proposée. Celle-ci est née de mon insatisfaction personnelle devant des positions qui ne rendaient pas compte de la complexité des situations qui furent miennes en Algérie, puis en France, enfin en Egypte, étant pris au milieu des remous de courants religieux et politiques que, pour simplifier à l'extrême, on pourra dénommer : Christianisme, Islam, libéralismes et socialismes.

Il y a sans doute quelque témérité à vouloir aborder en quelques pages une question aussi complexe et aussi controversée... Cette étude ne prétend évidemment pas remplacer la lecture et la méditation des ouvrages qui ont été consacrés à l'idéologie, bien moins encore à la Foi. Mon ambition est plus modeste et plus précise : elle vise à traiter de ce « et » qui, dans le titre, joint Foi et idéologie ; autrement dit c'est à une réflexion sur l'articulation de ces deux réalités que le lecteur est invité.

On comprendra évidemment que l'intelligence de cette articulation est conditionnée par la compréhension que l'on a des termes ainsi mis en rapport, c'est pourquoi j'exposerai d'abord dans une première partie ce que j'entends par « idéologie ».

1 L'idéologie

Que faut-il entendre par « idéologie » ?

Les idéologies se présentent comme des conceptions du monde, c'est-à-dire comme des systèmes ou des ensembles plus ou moins organisés d'idées, d'images, de mythes, par lesquels les hommes d'un groupe social donné se représentent leur rapport au monde, aux autres, à l'histoire, et agissent en conséquence. La langue française dispose heureusement d'un indicateur de ce qu'il faut entendre par idéologie, c'est la terminaison en -isme. Socialisme, libéralisme, christianisme, scientisme, etc., sont autant de systèmes idéologiques plus ou moins élaborés, plus ou moins englobants.

Je vais essayer d'éclairer cette définition un peu abstraite en disant quelques mots de la fonction des idéologies, puis de leur structure et de leur contenu.

Fonction des idéologies

Il aurait peut-être paru logique à certains que l'on commence par analyser le contenu des idéologies avant de parler de leur structure et de leur fonction. C'est logique en effet et c'est bien ainsi que l'on doit faire si l'on veut que la recherche soit fidèle au réel. Mais les idéologies se présentent sous des formes très diverses qui vont de l'extrême concision de mots d'ordre ou de professions de foi, à l'extrême diffusion des propos habituels, des proverbes, des images et des représentations « naturelles » qui sont la toile de fond de nos échanges quotidiens. Entre les deux nous trouvons parfois les discours élaborés des hommes politiques, des philosophes, des hommes de religion, systématisant en propositions et en programmes ce qui, dans la réalité, est beaucoup plus mouvant et beaucoup plus flou.

C'est évidemment au niveau de ces discours que l'analyse est la plus facile à faire mais, même sous ces formes élaborées, de telles analyses dépasseraient le cadre du présent exposé.

L'ordre que je propose ici me paraît davantage servir la clarté en une question fort controversée et fort embrouillée.

N.B. : 2^e partie : Foi et idéologie, page 31.

Des buts de l'idéologie

L'homme, c'est bien connu, est un animal social. Définition fort insuffisante qui rappelle cependant des choses fondamentales : nous n'advenons comme hommes que dans et par le réseau complexe des liens sociaux. La production, la reproduction et l'échange des biens matériels et spirituels dont nous avons besoin pour être les hommes que nous sommes, sont organisés dans ces ensembles complexes que sont les sociétés.

Une société doit donc conjuguer une division du travail, une répartition des fonctions et un vivre ensemble.

D'autre part la société est dans la situation paradoxale d'assurer un certain nombre de tâches nécessaires (1) en les assignant à des individus ou à des groupes, selon un ordre contingent, tributaire de l'histoire (2).

C'est ici que nous pouvons saisir la double fonction de l'idéologie. L'idéologie s'adresse à l'intelligence, à l'imaginaire et à l'inconscient des hommes :

— d'une part pour légitimer l'ordre social et la place des individus dans cet ordre social ;

— d'autre part pour proposer une orientation (une direction et une directive) à l'action des hommes. Il s'agit alors d'indiquer un certain sens de l'histoire dans la double acception du mot : signification et orientation.

Ici il faudrait introduire plus que des nuances selon les régimes politiques et les types de sociétés, mais quelles que soient les différences il semble que toute société est structurée selon des rapports contradictoires, parfois antagonistes, et selon des rapports d'inégalité. L'idéologie a pour fonction première d'assurer alors la cohésion sociale, c'est-à-dire de persuader chacun qu'il est à la place qu'il doit légitimement occuper dans un ordre social lui-même légitime.

Bien entendu les idéologies développées par les groupes sociaux évincés du pouvoir (par exemple l'aristocratie Française après 1789) ou par ceux qui n'ont pas encore eu accès au pouvoir (par exemple la classe ouvrière en France à la même époque) ont

(1) Par tâches nécessaires entendons : la nourriture, le logement mais aussi l'information, l'instruction, l'art, etc...

(2) L'histoire, c'est-à-dire l'évolution des rapports entre les hommes d'une société et des sociétés entre elles.

un contenu fort différent de l'idéologie développée par le Pouvoir en place. Mais toutes sont persuadées que leur conception de la société — pièce centrale de leur conception du monde — est la seule vraie. Que l'ordre social soit à maintenir, à restaurer, il est entendu qu'il est le meilleur dans... le moins mauvais des mondes possibles.

Pour simplifier encore je ne retiendrai que le cas de l'idéologie développée par le pouvoir politique en place. Celle-ci doit convaincre chacun que son intérêt particulier est conditionné et pris en compte par l'intérêt général tel qu'elle l'expose. L'idéologie doit alors traiter les contradictions sociales de l'ordre établi en faisant en sorte que ces contradictions soient acceptées par la majorité des membres du groupe social.

Des moyens de l'idéologie

Pour cette œuvre l'idéologie ne peut procéder que de trois manières : en fondant ces contradictions, en les masquant ou en les occultant.

1° Fonder des rapports d'inégalité

La difficulté tient au fait que tout ordre social quel qu'il soit relève de l'histoire et qu'il est donc marqué de contingence et d'arbitraire. Division de la société en deux univers : masculin et féminin, divisions en castes, divisions en classes, etc. tout cela est contingent et prend des formes variables dans le temps et l'espace. Tout cela est susceptible d'être changé voire bouleversé. Dès lors l'idéologie du pouvoir en place doit fonder ces divisions contingentes en les faisant passer pour nécessaires, elle doit justifier des rapports historiques en les donnant pour naturels. Ainsi les lois économiques sont présentées comme inéluctables, le droit positif est conforme au droit naturel, les faits décisifs de l'histoire prennent valeur mythique et les mythes surdéterminent l'histoire.

Bref, il convient que le social soit fondé dans le cosmique et l'historique dans l'an-historique. « C'est comme ça », « cela va de soi », « cela a toujours été comme ça », sont les refrains sempiternels de la ritournelle idéologique quand elle fonctionne sur ce registre...

2° Masquer les différences

Conjointement à cet effort de fondation des différences, l'idéologie mène un travail de déguisement et de masque de ces différences. Pour cela elle joue en deux directions

différentes, utilisant soit un langage abstrait, soit des termes et images à fort contenu émotionnel. Ces deux procédés fonctionnent en sens inverse. Les termes abstraits, comme leur nom l'indique, contribuent à établir la distance la plus grande entre la réalité et le discours de telle sorte que chacun y entend ce qu'il veut qu'on lui dise. C'est par exemple ce qu'il est convenu d'appeler la « langue de bois » des politiciens.

Les images et les termes à fort contenu émotionnel au contraire visent à supprimer toute distance, tout recul permettant de juger un discours en le rapportant à la réalité. Que l'on pense à des mots magiques comme la « défense des libertés » ou la « défense du pouvoir d'achat » par exemple ou à tel ou tel geste symbolique dont les fleurs — en gerbes ou solitaires — sont l'innocente (?) matière.

3° Occulter les différences

Occulter les différences : le terme est peut-être mal choisi et indique une valeur limite. Le plus souvent il s'agit de dévaluer les différences au point de les rendre insignifiantes. Au fond il s'agit de persuader les acteurs sociaux que les différences et les inégalités ne sont pas importantes car l'important est d'un autre ordre : réalités d'en haut, valeurs intérieures ou spirituelles ou réalités à venir, reportées en un autre temps ou dans cet au-delà de l'histoire où justice sera rendue et où la situation présente sera renversée à l'avantage des déshérités. De toutes manières seul le résultat compte : il convient que chacun se satisfasse de la place qu'il occupe dans l'ordre social présent.

Ainsi l'idéologie doit parler à chacun et faire en sorte que son discours unique trouve écho positif dans la conscience de gens diversement situés et même situés en opposition. L'idéologie tient les gens dans la mesure où ils y tiennent, mais il est vrai que, comme le langage, l'idéologie est première.

Le problème n'est pas simple. Il se complique encore du fait des discours idéologiques contraires développés par des forces ou des fronts d'opposition au pouvoir en place. Il se complique enfin du fait des changements historiques incessants qui affectent les rapports économiques, sociaux et politiques. Le discours idéologique doit dès lors s'ajuster, s'adapter, récupérer les discours inverses ou les combattre, pratiquer l'amalgame, la confusion, la surenchère, etc. Cependant si toute idéologie jouit d'une certaine marge de manœuvre et d'une capacité à s'adapter, elle reste limitée par la logique qui préside à son élaboration. Un discours idéologique est d'autant plus capable d'absorber la nouveauté et de résorber la contradiction que le champ qu'il couvre est plus vaste et que son point d'ancrage est plus haut ou plus profond. Je vais y venir en parlant de la structure de l'idéologie. De ce point de vue il est clair

que les idéologies de forme religieuse, ancrant en quelque sorte leur discours dans le divin, ont la capacité la plus grande à couvrir les contradictions sociales qui varient et se succèdent dans l'histoire d'une société. Le discours chrétien tout au long de l'histoire de l'Eglise a montré dans ce domaine une extraordinaire capacité à servir des régimes socio-politiques divers et c'est une des raisons pour lesquelles il est pris souvent comme terrain d'étude de la fonction idéologique.

A titre de corollaire on peut remarquer que les faillites de l'idéologie sont au plus haut point instructives sur ses fonctions et son fonctionnement. Ce qui met en défaut une idéologie c'est son incapacité à assumer les contradictions sociales, c'est l'impuissance de son discours à être reçu par tous et tenu pour vrai. Faute de recueillir l'adhésion des différentes composantes de la société le pouvoir doit alors employer la force pour se maintenir, ou bien il doit changer de discours. (Parmi de multiples exemples l'histoire récente de l'Egypte pourrait servir d'illustration à ce point).

Structure des idéologies

Les idéologies ont donc un contenu variable mais elles servent une même fonction : donner aux différents membres d'un ensemble social des raisons d'être et d'agir. Pour cela elles obéissent à des règles semblables qu'il convient maintenant de mettre en valeur.

Un savoir

Les idéologies sont présentées en discours plus ou moins construits articulant un certain nombre d'éléments plus ou moins variables. Mais elles sont toutes données comme un savoir sur le monde, sur la société, sur l'histoire, l'homme et Dieu même, ainsi que sur leurs rapports. Ce « savoir » est nécessaire pour que les hommes différemment situés dans une formation sociale donnée « marchent ». Marchent, c'est-à-dire vivent et agissent conformément à ce que le pouvoir socio-politique attend d'eux. Marchent, c'est-à-dire aussi : croient que ce que l'on dit être vrai, est bien tel. De même que le nom de chacun lui assigne son identité l'idéologie assigne à chacun sa place dans le tissu social et dans l'histoire (3). L'idéologie ne saurait donc souffrir

(3) Bien entendu cette place dépend de beaucoup d'autres facteurs ; l'idéologie justifie cette place plus qu'elle ne l'assigne.

l'incertitude et le doute. L'attitude sceptique érigée en discours social signe la mort d'une société ou du moins est l'indice non trompeur de la fin d'un état donné de cette société.

Il convient peut-être d'ouvrir ici une parenthèse pour distinguer savoir et connaissance. La langue française emploie « savoir » pour des choses et non des personnes, comme si cela impliquait qu'on puisse faire le tour de l'objet su et non de la personne connue.

La connaissance est un rapport à l'objet à connaître où l'on est soi-même impliqué et où l'objet en quelque sorte résiste à livrer le fond de soi-même. Le savoir se dit au contraire d'une chose saisie de manière achevée, close, maîtrisée. La connaissance risque toujours de se muer en savoir c'est-à-dire de devenir certitude alors qu'elle est essentiellement approche. La connaissance laisse aux thèses leur caractère d'hypothèses, le savoir transforme les thèses en propositions définitives, en propositions dogmatiques.

On comprendra donc aisément qu'une idéologie ne puisse être fondée sur une connaissance que dans la mesure où celle-ci se mue en savoir et c'est pour cela qu'une idéologie ne peut s'appuyer sur une connaissance scientifique que si celle-ci a été préalablement transformée en "savoir". Une idéologie qui prétendrait rassembler les masses en s'appuyant sur une connaissance de l'histoire ne peut le faire que si cette connaissance devient un savoir de l'histoire, prétend détenir les secrets de cette histoire ou à tout le moins en indiquer le sens.

S'ensuit-il que l'idéologie soit mensongère ? La question ne se pose pas exactement ainsi. Pourtant, depuis Marx essentiellement, une tradition s'est établie faisant de l'idéologie un faux savoir, une illusion. Les choses sont beaucoup moins simples mais je ne puis dans le cadre de ce court exposé les envisager. Qu'il suffise de dire par exemple que d'une part toute science est née et se construit au sein d'idéologies dont elle se démarque et d'autre part que l'idéologie tend toujours à récupérer la science à son profit, nous allons voir pourquoi.

Référence à l'Absolu

Au-delà de la force émotionnelle du discours ou du jeu savant des abstractions, il ne suffit pas à l'idéologie de se présenter comme un savoir pour recueillir l'adhésion contradictoire de ceux à qui elle s'adresse. Elle doit encore embrasser le champ de réalité le plus vaste possible et dans le même temps assurer son discours en l'ancrant en un lieu inexpugnable que j'appellerai le pôle Absolu.

1° Une idéologie dans le déploiement complet de ses virtualités doit tenir un discours sur le monde, c'est-à-dire le cosmos et la nature transformée par l'homme, sur l'homme, son histoire, son origine et son destin, et enfin sur Dieu ou du moins sur la réalité ultime ou tenue pour telle par ceux qui sont "informés" par cette idéologie. Or toutes ces réalités sont saisies de manières diverses, voire opposées, par des hommes que les rapports de culture et les rapports de classe situent en des positions différentes et/ou antagonistes.

2° C'est pourquoi l'idéologie n'est recevable et n'est reçue que si le savoir qu'elle énonce est ancré dans une réalité incontestable, absolue, qui garantit la vérité du discours qui le propose. Cette réalité peut appartenir à l'ordre du Cosmos sous forme de Nature ou de Matière éternelle par exemple ; à l'ordre de l'homme ou à l'ordre divin. En toute hypothèse elle est revêtue des caractères de l'Absolu, elle est origine et/ou fin de tout. C'est elle qui scelle le savoir c'est-à-dire l'authentifie et le soustrait au doute (4).

Ainsi une idéologie dont l'axe premier est l'histoire se voit dans l'obligation de trouver une réalité transcendante à l'histoire et qui la valorise en résorbant en quelque sorte sa contingence. Le cours aléatoire de l'histoire sera ainsi assuré en étant fondu dans le cours nécessaire de l'évolution de la Nature, ou bien il sera le déploiement d'une figure originelle mythique, ou encore il sera finalisé par la réalité eschatologique qui donne sens aux tribulations du temps. Paradis des origines, chute originelle et promesse de salut, société sans classes, occupent ses positions et sont en quelque manière la réalité intemporelle ou atemporelle qui garantit le savoir proposé sur le temps. Bref nos histoires tiennent leur vérité de l'Histoire avec H majuscule, tout comme les libertés s'originent dans la Liberté (5).

En réalité le pôle Absolu n'apparaît pas toujours avec l'évidence — relative — que je dis. Pourtant dans la mesure où les thèses majeures d'une idéologie sont données comme étant les seules à détenir la Vérité et à pouvoir rendre compte de la totalité sociale, l'Absolu y est implicitement présent. C'est lui qui régit des discours et des pratiques où l'autre a toujours figure du diable qui doit être réduit ou exclu.

(4) S. Breton dans un petit livre suggestif : « Théorie des idéologies » (Desclée) a donné la figure logique ou simplexe de la structure dont je parle maintenant. Voir par exemple pages 34 et suivantes.

(5) On notera qu'un événement de l'histoire peut lui-même être élevé au rang de "mythe" et jouer ce rôle de garant du cours de l'histoire, pensons à la Révolution Française, à la Révolution d'Octobre comme à telle ou telle guerre d'indépendance.

Il est bien clair que le pôle absolu par excellence est représenté par Dieu, non seulement dans les idéologies proprement religieuses mais encore dans nombre d'idéologies socio-politiques soucieuses de confisquer à leur profit une garantie aussi précieuse par l'infailibilité qu'elle confère et par l'écho qu'elle suscite dans la conscience des hommes. On n'en finirait pas de donner des exemples sur ce point, mais sans aller chercher loin on peut songer aux discours électoraux de M. Reagan comme aux directives et aux anathèmes de l'Ayatollah Khomeiny. La volonté de Dieu, l'ordre voulu par Dieu tels qu'ils sont dévoilés et interprétés par les hommes de religion, sont les plus sûrs garants de la vérité que chacun doit accepter et à laquelle il doit se soumettre. S'y soustraire c'est transgresser l'ordre divin et l'ordre socio-politique qui en est l'expression, c'est donc s'exposer à être excommunié ou banni mais c'est aussi s'exposer à la perte dans l'au-delà. On conviendra que l'idéologie qui réussit à ancrer son discours dans le divin et à la faire garantir par l'Absolu de Dieu, est assurée par là-même d'une efficacité sans mesure. Et ce n'est pas parce qu'elle est athée qu'une idéologie est soustraite à ce processus. Certaines versions du matérialisme se réfèrent à une Matière qui est la figure antithétique de Dieu mais qui, revêtue d'attributs semblables, joue le même rôle dans le système. Le recours à la Science dans une perspective scientiste, le recours à la Raison dans le rationalisme des libres (?) penseurs, ont aussi pour fonction de donner à ces entités la place et la fonction de cet Absolu.

Ainsi donc les figures de l'Absolu sont comme la clef de voûte du système idéologique : sans elles ces systèmes ne peuvent résister aux autres, ils s'effondrent. Sans elles les hommes ne "marchent" pas. On comprend bien dès lors que le dialogue est impossible entre des systèmes qui se réclament avec la même rigueur d'Absolus inconciliables ou contraires. Et le "dialogue" politique comme le "dialogue" religieux illustrent assez bien cet aspect des choses.

Un pôle "Absence"

Il ne faut rien retirer à ce qui vient d'être dit et pourtant nous devons remarquer que dans la pratique une idéologie est beaucoup plus fluide et plastique que la structure telle qu'elle vient d'être décrite ne le laisserait supposer.

En pratique l'idéologie s'adapte à des situations historiques diverses, elle assimile des éléments des positions adverses, quitte à les ressituer selon sa logique propre. L'histoire des missions montre que, dans certaines limites, le christianisme a su s'adapter à des cultures différentes. L'histoire de l'Eglise montre aussi que le christianisme a survécu à des situations socio-politiques auxquelles il semblait intrinsèquement

lié. L'histoire politique ancienne et récente ne manque pas non plus d'exemples où l'idéologie change. On a même vu certain parti communiste renoncer à une "dictature du prolétariat" qui semblait pourtant une pièce maîtresse de son discours. Comment expliquer cela dès lors que le système semblait verrouillé par sa référence à l'Absolu ?

Il semble que l'explication doive être cherchée du côté de l'existence d'un pôle anti-thétique au pôle Absolu, pôle que j'appellerai d'Absence. La difficulté est que ce pôle n'apparaît pas comme tel et qu'il ne peut être saisi que de manière indirecte.

Au vrai ce pôle Absence n'est pas quelque chose en soi qui serait un contre-pouvoir isolable sous une figure précise. C'est plutôt la condition de fonctionnement du pôle fondateur, du pôle Absolu. Il est le manque par rapport à l'Absolu, il en est comme l'ombre et ne tient sa réalité paradoxale que de l'existence de cet Absolu.

On peut cependant évoquer l'existence de ce pôle par trois voies inégales.

1° L'envers de l'Absolu

Que l'on y prenne garde d'abord : si le pôle Absolu est bien ce qu'il doit être, il est sans commune mesure avec ce qu'il authentifie. D'une certaine manière, dans la mesure même où il cautionne une position, l'Absolu la relativise. Seulement la tendance de l'idéologie est toujours d'utiliser l'Absolu en le domestiquant. La tentation constante de l'idéologie est de recueillir la garantie offerte par l'Absolu mais de refuser la relativisation qui lui est conjointe et donc la possible remise en cause qu'elle entraîne. Il s'agit toujours de s'approprier l'Absolu ; en termes religieux on dirait : d'en faire une idole.

Or, pour qu'une idéologie fonctionne et pour qu'elle soit, par la socialisation qu'elle propose, une voie d'humanisation, il est de toute nécessité qu'elle respecte en elle cet espace vide, cette ligne de fuite qui lui interdit de boucler sur elle-même.

Pour ne pas demeurer dans l'univers religieux qui me retiendra davantage dans la deuxième partie, je prends l'exemple d'idéologies qui adossent leur discours à la science. J'ai dit brièvement que l'idéologie pouvait être tentée d'appuyer son propos sur la Science pour en assurer la validité. Il ne manque pas en effet de théories sociales fondées sur des études qui relèvent de la biologie, de psychologie animale ou de l'histoire. On peut évidemment et l'on doit discuter la validité de ces fondements. Ce qui m'importe ici c'est de souligner la perversion possible de telles références : faire de la science la clef du système c'est mettre au pôle Absolu : le Savoir. Celui-ci devient alors un carcan dogmatique et l'on sait à quels excès et à quelles impasses

cela a pu conduire. Respecter le pôle Absolu dans de tels systèmes idéologique ce serait respecter le caractère ouvert, provisoire de la connaissance scientifique. Autrement dit c'est se trouver dans la situation paradoxale de devoir proposer comme fondement idéologique un savoir sur l'histoire par exemple sans oublier en même temps son caractère de connaissance. On dira que c'est contradictoire et intenable. Oui, c'est contradictoire et pourtant cela doit être tenu si l'idéologie doit fonctionner d'une manière humanisante. Faute de maintenir ce paradoxe, l'idéologie est bloquée et bloquante.

2° Un espace vide

Il arrive cependant que l'on puisse relever la trace explicite de ce pôle Absence dans la texture même du discours idéologique. Cela signifie que le discours est contradictoire ou qu'il tient en un même ensemble des dimensions apparemment inconciliables. On pensera par exemple à tel ou tel texte chrétien faisant de l'histoire humaine le lieu d'édification du Royaume à cause de la souveraineté universelle du Christ et refusant pourtant d'assimiler purement et simplement la construction de la cité terrestre et le Royaume car celui-ci doit être reçu dans l'eschatologie.

Un autre exemple me vient à l'esprit à la suite de ma lecture de M. Vovelle : « La mort et l'Occident » (Gallimard). C'est quand le discours chrétien appuyé sur la mort et le jugement devient tel qu'il confine au terrorisme que se développe en lui la théorie du purgatoire ouvrant un espace de salut à ceux qui, condamnés, auraient fini par désespérer c'est-à-dire par tomber dans la révolte ou l'indifférence.

On pourrait proposer d'autres exemples de telles lignes de fuite ménagées plus ou moins en sous-main dans le discours, mais sans nier leur valeur je ne me cache point qu'ils pourraient être interprétés autrement.

3° La faillite de l'idéologie

En réalité la preuve à mes yeux la plus convaincante de l'existence de ce pôle de contestation qu'est le pôle Absence c'est la faillite de l'idéologie quand celui-ci n'est pas respecté. Non seulement l'idéologie échoue alors à s'adapter aux changements apportés par l'histoire, non seulement elle enfermée dans son discours et n'a d'autres paroles vis-à-vis des autres que celles de l'anathème, mais encore elle faillit dans sa fonction première qui est de recueillir l'adhésion de ceux auxquels elle est adressée. Lorsque l'idéologie est, si je puis dire, infidèle aux dispositions de sa structure et aux conditions de sa fonction, alors l'appareil idéologique se transforme en appareil répressif. Le recours à la force et à la contrainte physique manifeste l'incapacité

de l'idéologie à mobiliser les masses, à produire ce consensus sans lequel aucune société ne saurait vivre. Inversement les mouvements de révolte (quelles qu'en soient les formes) contre le totalitarisme manifestent eux aussi une disfonction idéologique. Dans les deux cas ces manifestations de la violence sociale montrent que l'idéologie n'est plus sous la tension Absolu-Absence qui assure son efficacité. En un mot ce sont les conséquences inhumaines ou déshumanisantes de l'idéologie quand elle ignore ou refuse en elle-même l'espace ouvert articulé sur le pôle Absence, qui sont l'indice le plus clair de l'existence de ce dernier. Considérons d'ailleurs que cet écart : Absolu-Absence caractérise toute expression humaine d'ordre symbolique.

L'appareil idéologique

Tout ce qui vient d'être dit devrait être modulé selon que l'idéologie considérée est en position dominante ou en position dominée (6). Mais surtout tout cela se complique du fait qu'une idéologie ne tient pas par elle-même. Elle tient par l'ensemble des moyens matériels et humains qui assurent sa production, sa diffusion et son adaptation. Université, écoles, mass-média, etc. constituent cet appareil sans lequel l'idéologie n'est rien. Bien entendu la lutte est vive entre les idéologies pour avoir la maîtrise de cet appareil : la querelle scolaire en France vient encore d'illustrer cet aspect des choses.

Or si l'appareil est au service de l'idéologie il est vrai aussi que l'idéologie fait vivre cet appareil. Et si l'on veut bien remarquer que l'appareil détient en dernier ressort le pouvoir de faire jouer la garantie de l'Absolu dont il est l'interprète, on mesure le pouvoir exorbitant qui lui est conféré par là même. Les cadres d'une parti, comme le clergé d'une église peuvent dès lors être les agents d'un totalitarisme qui va du culte de la personnalité à la persécution délibérée.

Et par conséquent, si les conditions pour qu'une idéologie soit humanisante, sont qu'elle présente en elle-même à la fois le pôle de sa cohésion, de sa valorisation et celui de son ouverture, de sa contestation, il faut aussi que dans l'appareil idéologique soit ménagée la place d'une contestation possible. Symboliquement on pourrait dire que si l'Empereur romain dans son triomphe est accompagné d'un esclave qui lui rappelle qu'il est homme, si le Roi est accompagné d'un fou, il faut que place

(6) Il faudrait s'entendre sur le sens du mot "dominant". Il peut arriver en effet qu'une idéologie dominante ne soit pas celle qui est portée par l'appareil idéologique d'Etat. C'est sans doute le cas en Pologne...

soit ménagée au sein de l'appareil idéologique à celui qui risque de le contester : cet autre que représente l'hérétique du système chrétien, l'anarchiste du système bourgeois, le dissident du système communiste comme le libre chercheur échappant à la tyrannie des théories scientifiques et aux Cénacles qui les défendent a priori.

Ici encore faut de ménager cet espace qui répond dans le corps idéologique au pôle Absence, on tombe plus ou moins rapidement et plus ou moins fatalement dans un totalitarisme étouffant et dans la terreur avec son contrepoint : le terrorisme.

Selon le contenu des idéologies

Nous venons de voir selon quelles structures l'idéologie organise son discours et à quelles conditions de respect de cette structure elle doit de servir l'homme. Il est sans doute clair pour chacun que le contenu des idéologies n'est pas indifférent à leur effet, humanisant ou non. Les idées développées, les images proposées, les mythes auxquels on a recours, tout ceci sert plus ou moins le bonheur, la dignité, la vie de tout l'homme et de tout homme.

Il faudrait donc analyser les idéologies selon leur contenu et non seulement selon leur structure... mais à quelle aune mesurer le caractère humain de ce contenu ? Quelle anthropologie serait la norme ? Qui ne voit que l'idéal de la Cité grecque s'accommodait de l'esclavage ? que la liberté préconisée par la bourgeoisie européenne s'est conquise sur l'exploitation des ouvriers et des colonies ? L'anthropologie chrétienne dira-t-on est la mesure de toute chose. Est-ce si simple ? Considérez l'attitude de l'Eglise dans son histoire par rapport aux femmes par exemple ou dans un passé à peine plus lointain par rapport à la liberté religieuse. Cela rend modeste et prudent.

Pourtant il semble que lentement s'énonce un accord de la conscience universelle à travers des textes comme la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, des accords comme ceux d'Helsinki. Mais grande est la distance entre les textes et la réalité et gageons que demain beaucoup de choses heurteront la conscience des hommes qui aujourd'hui sont tolérées, peut-être non perçues.

Ce qui est requis du moins pour que la conscience humaine reste vigilante c'est le dialogue entre les idéologies. Or ce dialogue n'existera que si l'ambition de chacune vise tout homme et tout l'homme et si dans le même temps, elle honore en elle cette dimension d'Absolu à laquelle elle s'est remise et cette dimension d'Absence qui est la condition de son ouverture et de sa respiration.

2 *Foi et idéologie*

Dans la première partie de cette réflexion j'ai essayé de préciser ce que j'entendais par « idéologie ». Beaucoup d'affirmations auraient gagné à être étayées d'exemples... J'espère cependant avoir exposé ce qui était indispensable à la compréhension de ce qui suit.

Il s'agit maintenant d'ouvrir un dossier complexe : celui des rapports de la foi et de l'idéologie ou, pour être plus précis, celui de la foi chrétienne et de l'idéologie. Le titre naturellement pourrait être remis au pluriel car il y a plusieurs expressions de la foi chrétienne et une foule d'idéologies qui s'en réclament, s'y rattachent, s'en démarquent ou s'y opposent à des degrés divers. Une fois encore la simplification me paraît requise pour un minimum de clarté.

Comment se pose la question ?

La question est ancienne et, d'une certaine manière, c'est la formulation moderne de la vieille question des rapports de la théologie et de la philosophie. Il n'est pas jusqu'au caractère illusoire attribué par certains à l'idéologie qui ne rappelle la vanité de la philosophie selon St Paul (Col 2/8, Rm 1/21, I Co 3/18-20) et pourtant Paul empruntait le langage et les images ayant cours chez les stoïciens de son époque par exemple.

Les problèmes

Pour l'essentiel les problèmes remontent à Marx et Engels, du moins c'est dans la mesure où nous avons été touchés par le discours marxiste sur la religion que la question « Foi et idéologie » est devenue centrale dans notre vie et notre réflexion. On connaît la thèse et je la résume à très gros traits : la religion comme idéologie est l'image renversée du monde, elle est l'opium qui endort les masses et aussi le lieu d'expression de leur révolte impuissante. Comme telle, la religion : savoir illusoire de l'homme sur lui-même et le monde, disparaîtra quand les rapports sociaux de production changeront. Cependant la persistance des formes religieuses de l'idéologie dans les pays de l'Est après leurs révolutions et la modification des rapports sociaux de production amenèrent à reconsidérer le discours tenu sur l'idéologie. Des théoriciens occidentaux comme Gramsci et Althusser s'attachèrent à repenser le concept

d'idéologie et les rapports que celle-ci entretient avec les autres instances d'une formation sociale. Je ne crois pas pour autant que le fond de la thèse en ait été modifié : la religion ressort du domaine de l'idéologie.

1° La foi au-dessus des idéologies ?

A cette thèse les chrétiens ont opposé un démenti assez catégorique. Il est inadmissible en effet que soit tenu pour savoir illusoire ce qui était confessé par eux comme La Vérité. Non seulement la Foi n'avait rien à voir avec l'idéologie mais c'est elle qui était l'instance capable de les critiquer et de les juger.

Certes les marxistes parlaient de « religion », les chrétiens parlaient de « foi » et d'aucuns pensèrent trouver une ligne de solution à ce dilemme en jouant sur cette distinction. Cette solution consistait à abandonner la religion au domaine de l'idéologie pour sauver la foi en lui maintenant, si l'on me permet l'image, la tête hors de l'eau. Je ne m'appesantirai pas sur cette solution, à mon sens : fausse, de ce problème (7). Elle ne convainquit d'ailleurs ni les marxistes, ni les chrétiens qui comprenaient mal où se situait la foi dès lors qu'elle était séparée de la religion, ou qui refusaient de faire de la foi le pur mouvement d'intellectuels ou de militants « engagés ».

Cependant on peut s'étonner de la facilité avec laquelle certains chrétiens pensèrent avoir résolu le problème par simple décret. Au demeurant à leurs yeux, la thèse marxiste n'ayant rien de scientifique se trouverait de surcroît « complètement dépassée ». Je ferai simplement remarquer que dans cette dénégation par laquelle on essaie de soustraire la foi au domaine de l'idéologie, un observateur un peu attentif aura tôt fait de déceler le travail même de l'idéologie obligée d'assumer dans un unique discours chrétien des positions socio-politiques diverses et très souvent contradictoires. Lier la foi à telle expression idéologique particulière ce serait d'emblée récuser d'autres expressions se réclamant également du christianisme et par conséquent rejeter hors du camp ecclésial ceux qui les font leurs. Mieux vaut élever la foi au-dessus des bagarres partisans. On le voit le mouvement de dénégation est l'indice même du statut idéologique de la foi, qui, comme toute autre idéologie, prétend juger les autres à partir du lieu inexpugnable et insoupçonnable de sa vérité.

(7) Curieusement dans l'esprit de ses promoteurs une telle solution était d'autant plus fondée que la religion avait un caractère « populaire » prononcé...

2° Les formes idéologiques de la Foi

Au-delà de cette remarque il y a deux raisons principales pour lesquelles j'accepte de considérer la foi comme idéologie.

— La première tient au fait que la religion a été pensée par un certain nombre de sociologues, surtout marxistes mais pas seulement marxistes, sous le concept d'idéologie et que mon propre point de vue rejoint le leur. Aucun phénomène humain n'est en droit soustrait au regard des sciences de l'homme. Dès lors la question n'est pas de savoir si la Foi est ou non idéologie, elle est d'analyser le caractère scientifique des propositions qui considèrent la Foi et la religion sous le concept de l'idéologie. Et non seulement il faut évaluer le caractère scientifique de cette démarche mais encore il faut tenir le caractère toujours provisoire de ses résultats. Mais cela n'autorise pas à récuser a priori la démarche, fût-elle marxiste.

— La seconde raison tient à la foi même. Si l'on veut bien admettre les propositions précédemment énoncées sur l'idéologie on doit convenir non seulement que la foi peut relever de l'idéologie mais qu'elle le doit. Si les chrétiens ne renoncent pas à ce que la Foi ait un impact social, et aussi politique, et aussi économique, il faut qu'elle entre dans le champ idéologique et y tienne sa place. En dehors de l'idéologie la foi resterait le mouvement indicible d'âmes perdues dans la contemplation des choses d'En-haut. C'est d'ailleurs ce que souhaitent beaucoup car cela leur laisse le champ libre et les mains libres pour faire leurs "affaires". La privatisation de la foi est sans doute une victoire des idéologies modernes qu'elles soutiennent le capitalisme bourgeois ou qu'elles se réclament du communisme athée. Je n'accepte pas que la Foi chrétienne déserte le champ économique, social et politique. Entre les dangers du régime de chrétienté (où la Foi chrétienne est idéologie dominante et idéologie du pouvoir politique en place) et ceux d'une parole évangélique inaudible parce que confinée dans l'obscurité des églises et le secret des consciences dominicales, je pense qu'il y a un chemin pour une idéologie chrétienne qui soit, en dialogue avec d'autres, une voie pleinement humaine et humanisante (8).

(8) J'ai effleuré (1^{re} Partie : le contenu des idéologies) la difficile question de la signification de ces mots : une voie qui soit humaine et humanisante. Elle varie au long de l'histoire dans la sensibilité des peuples et selon leur culture. Voie humanisante : ce serait celle qui donne à chaque homme les possibilités d'exploiter les ressources de son patrimoine génétique et socio-culturel de telle sorte qu'il soit heureux. Définition bien vague je l'avoue comme sont vagues les mots de justice, liberté, dignité de l'homme. Au moins peut-on s'accorder pour dire que n'est pas pleinement humaine la voie qui construit le bonheur des uns au prix du malheur des autres. N'est pas pleinement humaine la voie qui prend son parti de la ségrégation, de la misère, de l'exploitation de certains hommes. C'est en ce sens que l'Évangile pose les pauvres comme le repère premier pour juger d'une société et d'une pra-

3° Et pourtant...

Cela dit on ne peut pas purement et simplement considérer la protestation de ceux qui ne veulent pas réduire la Foi à l'idéologie, comme nulle et non avenue.

Dans les « Documents d'A.C.O. de Juin 1983, N° 129, J. Debes, peu suspect de méconnaître les positions diverses au sujet de l'idéologie et encore moins suspect de biaiser avec une question difficile, écrit (p. 16) : « L'Eglise exerce au nom de la foi une fonction critique à l'égard des idéologies ou recommande au croyant de faire un discernement c'est-à-dire de ne pas tout mélanger, de rester vigilant pour préserver par exemple dans ses engagements le mystère de la foi, sans irréductibilité, son originalité ».

Ce qui justifie qu'on fasse ainsi état d'une distance entre Foi et idéologie ce n'est pas que la Foi relève de la Révélation et de l'action de Dieu — ce qui est vrai au regard de la foi — mais bien le fait qu'elle ait pu servir et serve encore de soubassement ou de caution à des idéologies fort diverses. C'est aussi qu'elle ait survécu à l'effondrement de formes idéologiques dans lesquelles elle était proposée et transmise.

Dès lors la question serait : dans quelle mesure la foi évangélique qui n'apparaît pas ailleurs que dans et par l'idéologie n'y est-elle pas réductible ? Mais on ne supposera pas alors que la Foi réside en un lieu soustrait à l'idéologie, lieu d'où elle pourrait exercer sa fonction critique. C'est au sein même de la nature idéologique de la foi qu'il faudrait trouver un principe de solution. Et c'est bien ce que l'on doit conclure des propos de J. Debes qui font suite (p. 17) à ceux que je viens de citer : « L'Eglise juge les idéologies et donc les critique à la mesure de ce qu'il est convenu d'appeler l'anthropologie (la conception de l'homme) chrétienne ». Autrement dit l'Eglise juge les idéologies au nom de... l'idéologie chrétienne. N'est-ce pas la condition du croyant et de sa foi que d'être du monde et hors de lui ? (Cf. : Jn 17/15-18). Alors la question est plus correctement posée, il me semble, sous cette forme : dans quelle mesure et à quelles conditions l'idéologie chrétienne ou les idéologies chrétiennes sont-elles des voies pleinement humaines et humanisantes ? (9).

tique sociale. Il faut aussi remarquer que la conscience humaine personnelle et collective possède, enrichit et transmet aux autres sa capacité de protestation contre ce qui brise l'homme et l'étouffe. Peut-être ne sommes-nous pas capables de dire ce qu'est l'homme, mais savons-nous ce qui le nie ?

(9) Il est plus légitime de parler au pluriel des idéologies chrétiennes. La question reste entière, mais je ne puis la traiter ici, de savoir en quoi ces idéologies sont proprement chrétiennes alors qu'elles sont diverses et peut-être opposées.

Il s'agira moins de sauver la Foi de ses compromissions idéologiques que de prémunir les idéologies chrétiennes des disfonctions et des perversions qui guettent toute idéologie et de leur assurer au contraire leur portée radicalement humanisante.

La Foi chrétienne, voie d'humanité

Pour que la Foi chrétienne dans ses différentes expressions idéologiques à travers l'espace et le temps soit une voie qui respecte l'homme et le construise, il est nécessaire que soit tenue en elle la tension Absolu-Absence dont j'ai dit précédemment qu'elle caractérisait toute idéologie.

Je vais donc essayer de montrer comment la Foi chrétienne est marquée d'une ouverture irréductible qui doit l'empêcher de boucler sur elle-même et de devenir un instrument de déshumanisation.

Nous aborderons successivement cinq points dont j'indique immédiatement qu'aucun ne se suffit à lui-même :

- la foi chrétienne comme savoir et connaissance
- la référence à l'Écriture
- la personne de Jésus
- l'Absolu chrétien
- le critère des pauvres.

La Foi chrétienne : savoir et connaissance

La Foi chrétienne, dans ses différentes présentations idéologiques et dans les formes élaborées de ces présentations que sont les théologies, est donnée évidemment comme un savoir, comme un corps de vérités : ce sont les différents « credo », l'ensemble des dogmes et leur prolongement dans les textes du Magistère, bref ce que chaque croyant est censé apprendre dans la catéchèse et vivre dans sa vie. Inutile d'insister sur un aspect des choses par trop évident.

Cependant la confession de Foi se présente comme un croire, un (re)-connaître et non comme un savoir : la Foi chrétienne est aussi connaissance. Cela veut dire d'abord que le croyant s'engage dans ce qu'il tient pour vrai, cela signifie aussi que, comme

dans toute connaissance, il y a un doute, assorti d'un risque, surmonté mais toujours présent. La connaissance, on l'a rappelé plus haut, ne maîtrise pas son objet dans le sens où, l'ayant circonscrit, elle le percerait de part en part. Il n'y a pas non plus de "preuves" dans la connaissance, mais une épreuve de la vérité, une expérience jouée dans un engagement et une marche dans la fidélité. Cela veut dire que dans la Foi, en dernier ressort, c'est la conscience dans sa liberté qui décide : la conscience qui est en tout homme la part inaliénable de l'esprit.

On peut donc dire en ce premier point que c'est la tension maintenue vivante entre savoir et connaissance qui préservera l'idéologie chrétienne d'une attitude qui aille contre l'homme. Et chacun sait assez d'histoire de l'Eglise pour savoir que cette tension n'a pas toujours été tenue, que les savoirs ont parfois étouffé la connaissance et ses recherches et que les clercs détenteurs du savoir ont parfois opprimé les consciences. Chacun sait aussi qu'il s'est toujours trouvé des hommes et des femmes debout pour protester, qu'ils fussent dans ou hors de l'Eglise.

Référence à l'Écriture

Nous allons retrouver dans ce deuxième point une ambivalence fort semblable à celle que nous venons de rencontrer. En effet l'idéologie chrétienne se réfère à une Écriture considérée comme la Parole de Dieu, comme ce qui fonde la Foi dans sa vérité. Dans ce mouvement la Foi chrétienne retrouve la démarche d'autres religions et aussi, et plus largement, la pratique de croyances appuyées sur les récits de mythes fondateurs. Cette pratique est si fondamentale et courante dans le domaine idéologique que certains partis ont entretenu avec des textes de Marx, Lénine ou Mao Tzé Dong, un rapport de même nature c'est-à-dire un rapport religieux (10).

La place des récits évangéliques et des autres écrits de la Bible dans la vie liturgique suffit à montrer leur rôle déterminant pour appuyer la Foi. Bien entendu ces textes doivent être interprétés dans le cours de l'histoire en fonction des différentes situations sociales et politiques et c'est le rôle des Pasteurs de l'Eglise d'actualiser ces textes dans leurs homélies et leurs commentaires.

Or le fait d'être contraint de se référer à un texte est aussi un élément d'ouverture irréductible. La clôture des Écritures et leur fixation canonique d'une part, empêchent leur manipulation. D'autre part le fait qu'il y ait quatre évangiles, avec différences

(10) Au lieu de considérer ces écrits comme des textes de type scientifique comme on le prétend, c'est-à-dire révisables, ou bien comme des textes de méthode, on les a considérés comme intangibles, transposables, dispensant de refaire pour aujourd'hui les coûteuses analyses que Marx fit en son temps.

d'angle de vue et parfois même divergence de texte, empêche de choisir l'un d'eux qui serait alors considéré comme la vérité intangible à copier et recopier. Et puis ces textes sont un ensemble de récits qui concernent la personne de Jésus (vie, actes et paroles) sans qu'on puisse y avoir accès autrement qu'à travers le témoignage des premiers croyants. Ceci introduit encore une distance et empêche de considérer ce qui est rapporté de Jésus comme des preuves assurant la Foi ; elles sont en effet données de la Foi à la Foi. Enfin, et tout simplement, le texte est là. Contre les interprétations accommodantes, voire serviles des pouvoirs en place, qui ont pu être faites des Évangiles, les croyants ont toujours la possibilité de revenir au texte même. La meilleure preuve du rôle contestataire de ce texte comme texte c'est qu'à certaines époques on le soustraira à la lecture directe du peuple chrétien qui n'aura pour nourriture que le commentaire des clercs. Inversement on soulignera que les refontes idéologiques de la Foi se sont faites dans l'Église à partir du recours direct aux textes. Chacun a en mémoire les noms de François d'Assise ou de Martin Luther par exemple (11).

Il faut ajouter enfin que le caractère propre du texte évangélique le rend à la longue difficilement contournable. Je vais y venir à propos de la personne de Jésus, mais je mentionne ici simplement que les paraboles en particulier sont parmi les genres littéraires qui résistent le mieux à la manipulation. Sans doute tout est-il possible mais on aura beau faire, la parabole du Samaritain (Lc 10/29-37) restera comme une pierre sur le chemin des prêtres et des lévites et les paraboles du royaume resteront comme un témoignage contre la manière violente et irrespectueuse dont trop souvent l'Occident chrétien a conçu la mission.

La personne de Jésus

Indissolublement lié au deuxième point, le troisième concerne la personne de Jésus. C'est que les récits évangéliques renvoient avant tout à la personne de Jésus, à sa vie, à ses gestes, à ses paroles, à sa foi, à sa mort sur la croix. Ici encore je me contenterai d'évoquer quelques points qui mériteraient de plus amples développements.

(11) Si l'on considère que la Tradition, c'est la pratique interprétative des clercs, on comprend que Luther ait lutté pour le retour à la seule Écriture... En réalité les rapports Écriture/tradition sont plus complexes et l'on peut très bien soutenir que la Tradition entendue comme interprétation des croyants est présente dès le témoignage apostolique consigné dans l'Écriture.

1° Comme je viens de le dire le texte évangélique concerne en tout premier lieu la personne de Jésus, qui, comme toute personne humaine, échappe à l'emprise possessive et captatrice de l'autre. Cette personne ne nous est par ailleurs donnée que portée par le regard et l'écriture des témoins apostoliques. Ce double écart oblige à cette retenue, à cette distance assez bien figurées dans l'Évangile de Jean (20/17) quand Jésus dit à Marie Madeleine : « ne me retiens pas ».

2° L'Évangile en second lieu est le récit d'une vie intimement liée à une parole et il met sous nos yeux Jésus dans son rapport à Dieu et aux hommes de telle sorte que les disciples de Jésus dans l'histoire aient à inventer, dans la situation qui est leur, un type de rapport de même nature. Il s'agit en effet de vivre à la suite de Jésus et non de copier purement et simplement son attitude sous prétexte que c'est celle du Fils de Dieu. L'Évangile ne fournit pas de recettes... La tentation est d'autant plus forte que le mouvement de la Foi qui reconnut en Jésus le Fils de Dieu a été porté à effacer sa condition humaine. Or le témoignage évangélique nous renvoie à la figure historique de Jésus. Dans les oscillations de la critique biblique on a eu tendance soit à méconnaître le caractère de témoignage de foi, le caractère théologique des Évangiles, soit à ne voir que cet aspect. Mais la figure historique de Jésus résiste à toute critique réductrice et nous renvoie à son être réel, incontournable, pierre angulaire du témoignage et pierre d'achoppement sur le chemin de qui veut n'en retenir que ce qui lui convient.

3° Jésus lui-même a vécu dans la Foi. Les gestes posés pour que l'homme soit libre : guérisons, même le jour du sabbat, pardon donné aux pécheurs, sont sous-tendus par une vision de Dieu comme son Père, comme Père de tous les hommes. Cependant dans la vie même de Jésus cet engagement qui était absolu a été soumis à l'épreuve de la croix, figurée dès l'origine de sa mission dans la scène des tentations. La croix c'est la figure concrète et le signe ineffaçable d'un engagement d'homme devant surmonter les tentations des hommes, vivant et mourant dans la Foi et la confiance en Dieu. Le signe de la Résurrection donne à cet engagement le sceau de Dieu mais n'ôte pas le caractère risqué de cet engagement. Aucune Église, aucun chrétien n'aura l'assurance de la victoire s'il ne passe par la croix et la figure du Ressuscité porte à jamais les blessures de la passion.

Sans doute ce signe de la croix a-t-il pu être détourné de son sens et proposé dans l'idéologie de l'Empire chrétien comme le signe de la victoire conférant le pouvoir et même le pouvoir absolu. Pourtant un tel détournement restera miné de l'intérieur tant que la mémoire chrétienne ne sera pas séparée des textes du témoignage apostolique. On aura beau faire là encore, on ne fera pas que Jésus n'ait été victime juste-

ment d'une idéologie religieuse confisquant le pouvoir en s'assurant de la figure du Dieu Absolu. En un sens on peut dire et il faut dire que Jésus a été victime des défenseurs de l'Absolu de Dieu. Et combien avant lui et après lui sont morts victimes des défenseurs de l'Absolu Divin ! Mais la réalité de la croix de Jésus comme fruit logique de son existence et de sa parole pose devant nous l'image d'un homme qui a accepté en lui-même de ne pas mettre la main sur Dieu, de ne pas maîtriser l'Absolu, de n'être que serviteur. Tout Fils de Dieu qu'il fût dit l'Épître aux Hébreux, Jésus apprit l'obéissance (He 5/8). Aucune Eglise, aucun chrétien ne pourra recourir à l'image du Fils de Dieu sans recourir à l'image du Serviteur mis en croix comme un esclave. En régime chrétien on dira que Jésus n'a pas maîtrisé l'Absolu parce qu'il a été fidèle à l'Esprit.

L'Absolu chrétien

Et ici nous touchons sans doute à la réalité fondamentale sur laquelle repose le caractère humain de l'idéologie chrétienne : Dieu est Trinité.

Pour bien saisir ce point de la foi chrétienne, axial, fondamental en dépit de la place mineure qu'il occupe souvent dans la conscience des croyants, il convient de faire quelques remarques sur l'Incarnation.

1° L'Incarnation

C'est sans doute l'incarnation qui représente pour beaucoup le mystère central de la Foi chrétienne. Et c'est vrai. Dieu s'est rendu présent à l'humanité dans la vie de Jésus. L'Absolu a manifesté son visage dans le renversement des conceptions habituellement reçues par les croyants : le Tout-puissant met sa force dans la faiblesse de l'amour. Celui que l'on craignait comme le Juge et qui était manipulé par les pouvoirs pour maintenir les hommes dans la crainte et la résignation, a été révélé sous les traits du Père qui pardonne à son fils prodigue : un Dieu pour la liberté et la vie et non un Dieu pour la mort.

Le risque est grand alors d'abuser de la faiblesse de ce Dieu qui s'est remis aux mains des hommes au point d'accepter la mort du juste sur la croix. Et l'on conviendra que, parmi les différents modes d'indexation des idéologies sur l'Absolu, il en est peu qui soient aussi efficaces que l'Incarnation avec son prolongement dans l'Eglise, Corps du Christ. Le danger est à la mesure de l'efficacité...

2° Dieu Trinité

C'est ici que prend tout son sens la conception de Dieu comme Trinité. Il fallut d'ailleurs que la conscience croyante soit en quelque sorte forcée d'en arriver là par sa contemplation de Jésus et par la vie à sa suite pour comprendre ainsi la foi monothéiste héritée des Pères et gardée par les Prophètes. L'Absolu en effet est comme soumis à un éclatement intérieur. Dieu, Créateur, Origine et Fin de tout, Dieu, Père de qui toute paternité prend sa source, s'est révélé en Jésus, mais il demeure à distance, insaisissable, l'« Au-delà de tout » comme dit Grégoire de Nysse (12). Dieu s'est livré dans le Fils mais il demeure « l'Inconnu au-delà du Verbe ». Son amour pour le Fils et pour nous est à la mesure de cette distance qui nourrit le désir.

3° L'Esprit

J'aime à penser et à dire que c'est l'Esprit qui, en Dieu comme en nous, est principe de différence, écart maintenu, évidemment condition d'une plénitude qui soit vivante, source du désir. Il est dans la foi chrétienne la Figure efficace qui donne au pôle Absence de rendre l'Absolu à lui-même. L'Esprit scrute les profondeurs de Dieu. (I Co 2/10). Par Lui, Dieu est infiniment proche et disponible parce qu'infiniment lointain, soustrait à nos yeux dévorants et à nos mains qui brisent l'objet de leur passion.

C'est l'Esprit qui est au principe de la vie de Jésus : dans la présentation de sa naissance par Luc (1/35) comme dans les scènes frontispices de sa mission par le Baptême (Lc 3/21-22). C'est lui qui pousse Jésus au désert (Lc 4/1-13) pour qu'il y apprenne la distance entre la réalité de sa filiation et les images tentatrices et idolâtres qu'il pourrait s'en faire. C'est cet Esprit qu'il donne aux croyants à ce moment de la croix où, dans la distance la plus grande, le désaisissement de soi, il connaît son être de Fils et se remet au Père.

Esprit de différence, Esprit de distance, le Saint Esprit est en Dieu comme en l'homme celui qui inscrit l'ouverture et interdit la clôture d'une relation duelle qui conduirait finalement à la stérilité. (I Co 3/17).

Cet Esprit de distance et d'acceptation des différences, cet Esprit qui fonde l'unité sur l'altérité, est celui qui permet à chacun d'entendre dans sa propre langue la Parole de l'Évangile (Ac 2/5-15) et c'est lui qui ensuite convainc les responsables de

(12) Hymne de l'office des lectures du mercredi. Prières du temps présent. p. 658-659, Ed. 1980, Cerf-Desclée, etc.

l'Eglise d'admettre en son sein les hommes venus à la Foi, hors des traditions d'Israël. On connaît la magnifique formule par laquelle commence la lettre fondatrice de l'Eglise : « L'Esprit Saint et nous avons décidé... ». Ac 15/28.

Je ne puis développer plus avant ce point mais il est pour moi décisif dans la vie spirituelle et dans la vie chrétienne. C'est en effet dans toutes les formes de l'idéologie chrétienne, sur la présence de l'Esprit que s'articule cette tension Absolu-Absence dont j'ai dit qu'elle caractérisait toute idéologie à figure humaine et humanisante. Cet Esprit immaîtrisable, dont on ne sait d'où il vient ni d'où il va, (Jn 3/8) est aussi notre respiration, le souffle vital. Sans l'Esprit la **lettre tue**, fût-elle celle de l'écriture. (I Co 3/6). Quand l'Esprit n'a plus sa place dans la vie chrétienne alors l'expression idéologique de la Foi est pervertie, la tyrannie des clercs s'installe et avec elle l'intolérance, la suffisance, la soif de domination (13).

Les pauvres

Il faut enfin ajouter un dernier élément, lié à tous les autres, qui doit empêcher la foi chrétienne de se pervertir dans des formes idéologiques opprimantes : cet élément c'est l'attention première, mieux, la première place donnée — qui devrait être donnée — aux pauvres et aux exclus. (Jc 2).

Il ne saurait échapper à quiconque lit l'Évangile que les gestes de Jésus s'adressent en tout premier lieu à ceux qui étaient exclus du Temple et du culte officiel : pécheurs, infirmes, enfants, étrangers. Lui-même met au cœur de sa prédication l'appel des béatitudes, véritable renversement des valeurs puisque ce qui est considéré comme objet de scandale pour les hommes est mis ici comme condition du bonheur.

Jésus reprend et amplifie l'appel prophétique d'Isaïe et des autres prophètes et la norme de son agir n'est rien moins que l'envers de la société, ceux qu'elle engendre et rejette par son ordre économique et social, en un mot : les pauvres. Dès lors ce n'est pas seulement le discours idéologique chrétien qui est miné de l'intérieur par l'Esprit, c'est la pratique chrétienne qui est hantée d'inquiétude, une inquiétude qui ne saurait s'apaiser car il lui faut sans cesse s'ouvrir à ce que par essence l'idéologie redoute le plus : les marginaux, les dissidents, les méprisés, les pauvres et leur situation subversive, les « autres ». L'Esprit, « Père des pauvres », est l'âme de l'Eglise.

(13) Il faudrait également considérer la question abordée ici, sous l'angle de l'« appareil idéologique » et en particulier voir le rôle et la place du ministère...

Reprise :

- tension entre savoir et connaissance
- recours et soumission à l'Écriture
- référence à la personne historique de Jésus, dans la mémoire active de sa vie et de sa parole, comme lieu d'intelligence de la révélation de Dieu
- compréhension de Dieu comme Trinité
- souci premier des pauvres et de l'étranger.

Ces cinq points sont interdépendants et c'est leur ensemble qui permet à l'idéologie chrétienne, quelles qu'en soient les formes dans l'histoire de tenir l'écart entre l'Absolu et l'Absence et d'être une voie possible d'humanisation.

La crainte de ceux qui ont peur que la Foi soit réduite à l'idéologie ne s'effacera que si la Foi est connaissance, si elle est appel à agir en fonction de ceux qui sont les pauvres dans le monde. La perversité de l'idéologie chrétienne ne sera écartée que si les Figures de Jésus et de l'Esprit demeurent irrécupérables : le premier parce que l'accès à sa gloire est conditionné par le passage de la croix ; le second parce qu'il est l'immaîtrisable au sein de Dieu et de nous-mêmes et qu'il est lié à l'ouverture d'une conscience libre.

Conditions d'un dialogue

La Foi chrétienne dans ses différentes formes idéologiques rencontre au long de l'histoire les autres idéologies par lesquelles les hommes expriment leur conception du monde et de l'histoire.

Cette rencontre est le fruit du mouvement d'extension propre à toute idéologie. Ce que nous appelons la « mission » n'est pas spécifique à la Foi chrétienne bien qu'avec elle la démarche ait pris des proportions singulières.

Le développement des moyens de communication et le resserrement des liens de dépendance et d'inter-dépendance sur la planète comme la dominance progressive de quelques grandes formes idéologiques, imposent aujourd'hui de trouver les moyens d'un dialogue pour éviter un affrontement. Les mots de « coexistence pacifique », certes bien en-deça du dialogue, sont bien le signe de cette nécessité.

Dans cette perspective la Foi chrétienne se trouve aujourd'hui partagée entre deux tendances : la mission, conçue au sens traditionnel de diffusion de l'Évangile et d'extension de l'Église, et le dialogue. Ces deux tendances sont inscrites visiblement dans l'appareil idéologique lui-même puisqu'à Rome à côté de la Congrégation pour l'Évangélisation des peuples, qui fait suite à la Propagation de la Foi, nous trouvons les secrétariats pour l'Unité des chrétiens et surtout pour les « Religions non-chrétiennes » et pour les « Incroyants ».

Faut-il alors parler de mission ET dialogue ? Faut-il renoncer aux formes traditionnelles de la mission pour promouvoir le dialogue, forme nouvelle du témoignage ? Ces questions sont au cœur des préoccupations actuelles de beaucoup dans l'Église (14). Il sera bien difficile de mener ensemble la mission sous ses formes traditionnelles, même dégagée du cadre colonial qui fut le sien au XIX^e siècle, et le dialogue. Comment les partenaires du dialogue ne penseraient-ils pas au double jeu ? et quel dialogue serait vrai s'il était seulement l'attitude de repli d'une mission qui s'avérerait impossible ?

Aborder ces questions déborderait largement les limites de cet article, je voudrais simplement souligner quelques points dans le droit fil de ce qui a été énoncé précédemment.

La Foi chrétienne a besoin des autres

J'ai tenté de dire à quelles conditions la foi chrétienne dans ses diverses formes idéologiques a chance d'être une voie d'humanité et d'humanisation et j'ai dit les cinq points qu'à mon sens elle devait alors tenir. Or le respect de ces cinq points n'a rien d'automatique. Livrée à elle-même la foi chrétienne comme beaucoup d'autres idéologies se comporte et s'est comportée souvent d'une manière oppressive, sûre d'elle-même, sûre de détenir la Vérité et de la posséder à elle seule. (Et naturellement c'est quand elle est idéologie dominante que le péril est le plus grand).

Les exemples d'une telle attitude ne manquent pas, ainsi la question de la liberté de conscience. Certes dans l'Évangile la liberté de conscience est inscrite comme une conséquence de la démarche libre de la foi et elle perce à chaque page. Mais rien n'effacera de la mémoire des hommes le temps de la persécution des païens, ni celui de l'inquisition, ni celui des dragonnades... C'est de l'humanisme de la Renaissance

(14) Voir par exemple dans la revue Spiritus n° 94 le compte rendu des travaux de la Rencontre de Francheville.

puis du mouvement des Lumières que l'Eglise a reçu interpellation sur son attitude d'irrespect et d'oppression. C'est au Concile de Vatican II, en décembre 1965, que l'Eglise reconnaît dans un acte solennel ce que les Déclarations des Droits de l'homme de 1789, puis de 1946 et 1948 avaient énoncé avant elle. L'Eglise doit reconnaître avec humilité qu'elle apprend des autres, que les autres aussi sont habités par la Vérité, à la recherche de la Vérité, qu'ils peuvent lui révéler à elle-même ce qu'elle méconnaît ou oublie dans l'Evangile même. Les autres inscrivent dans l'Eglise et sur ses frontières cette incomplétude sans laquelle tout corps humain s'enlise dans la satisfaction et la satiété, cette incomplétude sans laquelle il n'y a plus ni vie, ni désir. C'est cela être fidèle à l'Esprit qui mène à la Vérité tout entière (Jn 16/13). C'est en cela qu'existe la tension vivifiante mais difficile à tenir entre l'Absolu et l'Absence. Sur ce chemin l'Eglise a été précédée par Jésus même, recevant la parole du Père de la bouche des autres : Pierre, (Mt 16/13-17) mais aussi un centurion romain (Mt 8/5-13) une femme de Syro-Phénicie (Mt 15/21-28).

La foi chrétienne doit être fidèle

Mon propos a été essentiellement d'indiquer à quelles conditions la foi chrétienne dans ses formes idéologiques peut être une voie d'humanité. Bien entendu cela est inséparable de son contenu, et c'est à cela aussi qu'elle doit être fidèle en étant fidèle à ce qui en elle est fondateur : l'événement historique de Jésus mort sur la croix, fidèle à la parole de Vie qui lui était confiée, fidèle à ceux qui l'avaient entendu et suivi comme il était fidèle à Celui qui l'avait envoyé. Dans sa contingence cet événement est la pierre angulaire de la Foi chrétienne, le lieu même où l'Absolu déjoue l'imaginaire des hommes et se révèle à eux comme l'inattendu au-delà de toute espérance. Il faut redire avec Paul les risques de détournement de ce qui est le fondement de la Foi car de fondement il n'y a pour la Foi Chrétienne que Jésus-Christ mort et ressuscité. I Co 3/11.

Et cependant dans sa rencontre des autres voies d'humanité, des autres recherches humaines de la Vérité, la Foi ne doit pas poser de préalables ou d'écran ou de crible qui ressortiraient de son expérience. Principe de vie, principe d'intelligence, l'événement de Jésus Christ intervient toujours comme un facteur de conversion à l'intérieur d'une démarche d'ouverture et de compagnonage et non comme un instrument de sélection. Il ne s'agit pas de trier ceux dont nous devons devenir le prochain (Lc 10/29-37), ceux que nous devons rencontrer, en agissant au nom de l'idée que nous nous faisons d'eux et au nom de ce que nous avons compris de la Foi. Il s'agit de cheminer mains tendues et ouvertes avec tous les hommes et de nous convertir dans

cette rencontre selon la voie de Jésus-Christ, d'être et de devenir disciples en étant fidèles à l'Esprit. Ne pas s'enfermer dans l'intelligence partielle, imparfaite et pécheresse que nous avons de la Foi chrétienne. Ne pas enfermer non plus l'autre dans l'image que nous avons de lui et qu'il donne de lui-même. Ici et là, le respect en nous du pôle Absence : l'accueil de l'Esprit, doit ouvrir des chemins de vie.

Un témoignage de conversion

Cependant le dialogue demande aussi que l'autre renonce à imposer sa voie comme la seule possible, renonce aussi au totalitarisme inhérent à toute idéologie quand l'Absolu y est asservi.

L'Eglise n'a pas de leçons à donner, mais, par sa conversion, elle peut manifester les conditions que toute idéologie doit respecter pour être humaine et humanisante. Une idéologie verrouillée de l'intérieur par la main-mise sur l'Absolu, ne peut que se heurter à d'autres. Le dialogue suppose que l'Absolu soit ce qu'il est et que le pôle Absence joue son plein jeu. Il ne s'agit ni de renoncer à soi ni de vouloir la mort de l'autre mais d'entrer en relation et donc d'admettre la relativité. Une certaine forme du doute, ombre portée d'un engagement vers la Vérité, est condition du dialogue et du caractère humain de l'histoire des hommes. Entrer dans cette dimension de relativité ce n'est tomber ni dans le relativisme, ni dans l'indifférentisme, c'est admettre une fois encore que nous ne puissions vivre et croire que dans cette tension entre l'Absolu dont notre cœur est avide et cette Absence qui est condition de vie. Sur ce plan, le plus grand service que l'Eglise puisse rendre à notre monde c'est de manifester par sa vie même, par sa conversion, les conditions auxquelles toute idéologie doit se plier pour être voie de présent et d'avenir pour les hommes.

Conclusion

Peut-être convient-il en finale d'expliciter un postulat de méthode. Il n'échappera pas au lecteur que j'ai admis l'existence d'une fonction commune à toute idéologie et que toutes les idéologies me paraissent obéir aux mêmes lois de structure, même si leur contenu est divers, ce qui est l'évidence.

D'autre part j'ai établi un rapport entre cette structure qui me paraît d'ailleurs caractériser tout l'ordre symbolique humain, et l'intelligence chrétienne de l'Absolu dans la conception trinitaire de Dieu.

Ceci peut donner lieu à critique et sentir les vieilles manœuvres de l'apologétique. Les critiques peuvent venir de ceux qui sont engagés dans les sciences de l'homme et qui trouveront que ma conception de la foi surdétermine mes propositions sur l'idéologie. Elles peuvent venir aussi de chrétiens qui me reprocheront de proposer une intelligence de la foi conditionnée par ma conception de l'homme. Ces questions et ces critiques sont inévitables, je les accueille comme un appel à l'éveil, à la remise en chantier, au travail incessant de l'intelligence du réel et à la fidélité à la Foi.

Pourtant je veux dire fermement que j'accepte les risques de ma démarche. Je ne vois pas au nom de quel Ukase il serait interdit que des réalités humaines d'ordre différent soient sans rapport les unes avec les autres. Quant à me représenter Dieu et son rapport aux hommes selon l'intelligence que j'ai de l'homme (et la Tradition chrétienne), je ne vois guère comme il pourrait en être autrement. « Dieu a créé l'homme à son image et l'homme le lui a bien rendu ». La phrase de Voltaire signifiait d'une part que Dieu était défiguré dans les représentations idéologiques des hommes, d'autre part qu'il avait accepté ce risque. C'est bien là le cœur de ce que nous appelons la Révélation et c'est la condition de la Foi. C'est aussi la portée profonde de ce que nous confessons dans l'Incarnation. Mais quel plus bel hommage de rendre à Dieu que de le penser selon l'homme qu'il a créé et selon Jésus, son Image remise entre nos mains ? Les chrétiens ne seront alors gardés de faire de Jésus, Icône du Père, leur idole, que si à la suite de Paul et des disciples ils ont le regard fixé sur Jésus crucifié (I Co 2/2 ; Ph 3/8-9) et s'ils accueillent l'Esprit qui, par le ministère des autres et l'interpellation des pauvres, vient toujours élargir, creuser, désinstaller et ouvrir à la Vie. (Rm 8/2 ; Ga 5/1).

Des ministères de laïcs

Cheminelements

Force du témoignage, nourriture de la parole, chaleur d'une communauté, énergie de l'engagement, poésie de la célébration, recherche de la pensée, silence de la contemplation...

tous ces conditionnements de la foi ecclésiale ne tombent pas du ciel.

Ils sont une œuvre, une tâche aux multiples facettes

que les croyants doivent bâtir, construire, humblement, au fil des jours.

Pour cette symphonie du nouveau monde, tous les charismes sont nécessaires

et l'Eglise d'aujourd'hui propose des ministères, associe des Laïcs à la responsabilité des apôtres, des évêques.

Ce partage de la Mission n'a pas pour objectif de consacrer des super-laïcs ni de créer des pseudo-prêtres...

C'est une manifestation de l'Esprit qui ne cesse de remodeler l'Eglise,

corps du Christ dans une humanité en quête de son épanouissement total.

Provocations du monde - Appels de l'Eglise

Marc et Maryno Bodinier

Il y a bientôt dix ans, nos routes se sont croisées, et nous avons choisi de poursuivre ensemble le chemin. Nous apprenons au fil des événements à accorder nos deux libertés comme deux instruments de musique qui s'ajustent, avec parfois des fausses notes, mais aussi des moments d'harmonie ! Aujourd'hui, nous avons trois enfants : Emmanuel, 7 ans et demi, Thomas, 5 ans, et David, 8 mois. Nous apprenons à lier au quotidien nos cinq rythmes différents.

Marqués par hier

Notre histoire et notre sensibilité nous ont façonnés chacun différemment.

Pour MARC, avant d'arriver à Chambéry en 75, son itinéraire a été celui de nombreux cuisiniers : quitter l'école à 13 ans et demi après un échec scolaire, vivre trois ans d'apprentissage dans un restaurant de luxe à Laval, s'affronter aux difficiles horaires d'une cuisiné, puis après le C.A.P., suivre le rythme des saisons à travers la France. Rapidement, il a découvert le monde de l'argent, du gaspillage, d'une part ; et la solitude, les dures conditions de travail, de l'autre. Comme la plupart de ses collègues, quand quelque chose n'allait pas, il allait voir ailleurs, faute d'alternatives possibles.

Pour MARYNO, après des études jusqu'au bac, il y a toute une période de recherche professionnelle d'éducatrice d'enfants inadaptés, à aide ménagère aux personnes âgées ! Mais c'est pour elle, surtout un temps de questionnement intérieur « Vivre, pourquoi ? ». Fortement marquée par la foi de quelques chrétiens autour d'elle, la question de l'Évangile est comme une blessure vive. C'est à travers des expériences communautaires qu'elle a tenté d'y répondre en vivant avec d'autres l'accueil, le partage et la prière.

Pour Marc, l'entrée dans le monde du travail, le choc face à l'argent et l'injustice avaient provoqué une prise de recul dans sa foi. En 75, en débarquant à Chambéry, il découvrait une poignée de chrétiens qui vivaient quelque chose d'attirant. Il s'est laissé appeler par ce « Pierre, m'aimes-tu ? » qui attendait au fond de lui une réponse personnelle. La rencontre avec Maryno, l'habitat communautaire l'amenaient à reconnaître l'amour vivant de Jésus-Christ et l'appelaient à risquer lui aussi sa vie.

Vivre ensemble dans le sillon de l'Évangile

Nous avons alors fait un certain nombre de choix qui restent les piliers de notre avenir :

— Choix d'une vie de couple et de famille, basée sur la confiance et la liberté. « Oui » qu'il nous faut réinventer au jour le jour, alors qu'autour de nous des solitudes et des divorces nous questionnent. Chemin d'une fidélité que nous cherchons à réécrire dans les traces des événements. Pari que nous avons exprimé le jour de notre mariage et que nous tentons de vivre depuis...

— Choix de mettre au monde des enfants pour marquer de façon visible notre foi en la vie au-delà des impasses et des désespérances. L'arrivée de nos trois fils a, chaque fois, bousculé nos habitudes. Vivre avec eux, c'est à la fois reconstruire sans cesse un équilibre provisoire, coller au réel avec son poids de fatigue et de nuits interrompues, et recevoir, émerveillés, les couleurs quotidiennes de la tendresse...

— Choix de miser toute notre vie au service de l'Évangile et de nous laisser bousculer par l'appel du Christ. Nous essayons d'y répondre en couple, conscients d'y entraîner toute notre famille.

Peu à peu a mûri en nous la prise de conscience que tout chrétien porte le souci de la foi, cette responsabilité n'étant pas l'affaire de quelques spécialistes, et qu'à notre tour nous étions appelés à nous risquer. Si l'Église nous décevait par sa façon d'être, l'Évangile

nous séduisait fortement et nous avons alors cherché avec qui vivre cette dimension missionnaire qui commençait à nous prendre aux tripes !

L'interpellation de la Mission de France

Nous avons rencontré des prêtres de la M.D.F. animés d'une même passion pour l'Évangile et l'Église. Leurs choix nous ont questionnés et provoqués. Nous y avons vu l'espoir d'une Église autre et nous avons appris à l'aimer. Nous avons fait nôtres les intuitions de la M.D.F. car elles rejoignaient des attentes et des convictions que nous portions en nous. Nous avons eu envie de nous joindre à ce collectif, sans nous sentir pour autant « super-croyants » ; nous étions plutôt partie prenante d'une Église qui se risque à la rencontre des hommes d'aujourd'hui.

En 1978, l'équipe M.D.F. de SAVOIE nous a accueillis avec nos questions et notre recherche. Avec elle, nous avons élargi notre démarche en nous affrontant à d'autres manières d'exister et de vivre en Église. C'est là que nous avons mûri notre projet de service d'Église comme couple.

Le 4 décembre 1982, un pas en avant

Attirés par ce que vivait la M.D.F., interpellés par le choix de quelques jeunes prêtres, nous avons, comme d'autres laïcs, frappé à la porte de la M.D.F. Il nous a été proposé de chercher ensemble, non pas pour entrer dans un moule, mais pour réfléchir avec d'autres à nos responsabilités de chrétiens et à l'appel au ministère.

En 82, la question nous fut renvoyée : « Êtes-vous prêts à faire un pas de plus ? L'Église vous appelle... A vous de jouer ! » Conscients de notre faiblesse et de l'audace de la démarche, nous avons dit après réflexion notre disponibilité pour un service de l'Évangile.

C'est ainsi qu'au cours d'une célébration eucharistique à Chambéry, Claude Feidt, évêque de Savoie, et Jean Rémond, évêque de la M.D.F., nous ont appelés à être au service de la mission et à vivre cette responsabilité en équipe M.D.F.

A Marc, qui se présentait « disponible pour servir en premier les plus souffrants et construire une plus grande fraternité entre les hommes », les évêques confiaient un « ministère d'annonce de l'Évangile auprès de ceux qui sont loin de l'Église et de la foi, en étant solidaire des exclus ».

A Maryno, qui se présentait « disponible pour partager le souci d'annoncer l'Évangile à ceux qui sont loin de l'Église et en particulier aux jeunes qui cherchent une espérance et un sens à leur vie », les évêques confiaient un « ministère d'annonce de l'Évangile en priorité auprès des jeunes où se joue l'avenir du monde et de l'Église ».

Cette célébration a eu lieu à Chambéry. Nous avons essayé, dans les mois qui l'ont précédée, d'associer à la préparation différents chrétiens avec qui se jouent des solidarités : jeunes et animateurs de l'aumônerie, collègues de travail, copains de la M.D.F., amis proches... Il y a eu tout particulièrement une vingtaine de personnes qui se sont investies dans cette préparation. Sans vouloir nous mettre en vedettes, nous voulions que la célébration soit sous le signe de l'appel.

Localement, nous nous sommes heurtés à un certain nombre de réticences. C'était la première célébration de ce type dans le diocèse, et des résistances ont apparu : « Vous vous mettez en valeur ». « Vous allez faire barrage aux vocations sacerdotales ». « Pourquoi vous et pas les autres ? » Il a fallu s'expliquer, et ce travail n'en est pas à son terme !

La célébration a été un événement marquant, pour nous et autour de nous, dont on mesure encore mal toute la portée. Peut-être pouvons-nous tout au plus épinglez quelques réactions significatives.

Pour les jeunes que nous côtoyons à l'aumônerie, ce qui les a frappés, c'est la dimension festive d'une célébration qui ne décollait pas du réel. Ils n'étaient « pas là en spectateurs mais pour renouveler l'engagement de leur confirmation, pour construire une Église de partage universel, engagée dans la vie de tous les jours ».

Pour certains copains en recherche de lieu d'Eglise, il y a eu une bouffée d'espérance devant l'audace de cette nouvelle démarche ; mais chez d'autres une souffrance restait réelle de ne pas trouver dans leur vie une telle ouverture ecclésiale.

Chez quelques copains proches, il y a eu la question « à quoi suis-je appelé moi aussi ? » qui n'a pas fini de résonner au fond d'eux-mêmes. Ils ont été frappés par l'aspect collectif de la responsabilité, symbolisé par le geste de se transmettre l'évangile (évêque, prêtres et laïcs).

En écho à cela, nous avons reçu quelques réactions : « Je me sens solidaire de ce geste que j'ai posé avec vous. L'appel est toujours là, et j'aimerais y réfléchir avec d'autres ». « Cette célébration m'a mise en route vers un engagement de service et non d'intérêt personnel ».

Il s'agit là de pistes ouvertes qu'il faudrait reprendre localement pour que d'autres puissent à leur tour répondre à l'appel de l'Eglise.

Vous avez dit " Ministres " ?

C'est toute notre vie que nous engageons dans le ministère : vie de couple, de famille, vie de quartier, travail...

Nous habitons depuis un an sur la Z.U.P. de CHAMBERY, après sept déménagements successifs. Si, au départ, c'est le hasard des attributions de logement qui nous a conduits là, aujourd'hui nous choisissons d'y rester.

Au milieu de quelques 20 000 habitants, nous découvrons l'isolement et la distance entre le milieu militant et « M. et Mme tout le monde ». Les premières rencontres avec les voisins sont timides. Volontairement nous n'avons pas rejoint les cercles actifs pour nous enraciner. Nous devinons qu'il s'agit surtout de durer afin de ne pas vivre ici en touristes !

Nous sommes sensibles autour de nous à l'absence de lieu d'Eglise chez un certain nombre de chrétiens fortement engagés dans la vie familiale, professionnelle, associative. Quelques-uns ayant participé à des « Pâques à l'aube » (1) se sont mis en route. Depuis trois ans, nous nous retrouvons une vingtaine, une fois par mois, pour réfléchir à notre foi, partager nos questions, nous soutenir dans nos choix, célébrer l'Eucharistie. Tous se reconnaissent, d'une manière ou d'une autre, dans les convictions de la M.D.F.

Nous portons le souci de ne pas scléroser cette recherche, et de partager notre richesse en donnant un coup de main au Service-Jeunes de la M.D.F. (Pâques à l'aube, rencontres régionales...). Il s'agit là d'inventer un nouveau type de communauté chrétienne en liant la foi et la vie ; en ne faisant pas l'impasse sur l'incroyance qui nous interroge et nos propres difficultés de croire ; en se laissant bousculer tout autant par le monde actuel que par la Parole de Dieu ; en cherchant à vivre collectivement la prière et le sacrement au cœur de nos rencontres. Nous ne voulons pas en rester aux premiers enthousiasmes. Il nous faut oser ouvrir ce groupe à d'autres réalités ecclésiales locales.

Deux passions mobilisent aussi notre vie : la rencontre avec les jeunes et le souci des exclus.

Les jeunes : en 77, nous avons accepté de prendre des responsabilités au sein de l'aumônerie des lycées « Le Laurier ». Nous avons été séduits par la soif d'absolu des jeunes, mais aussi inquiets de mesurer leur manque d'espérance et leur mal-être.

Nous avons été plus particulièrement attentifs à ceux qui ne sont pas au premier abord motivés par une démarche de foi et nous avons œuvré pour que l'aumônerie leur soit ouverte. Cette sensibilité aux plus extérieurs s'est forgée peu à peu grâce à l'équipe

(1) Pour 1984, sept rassemblements régionaux ont regroupé plusieurs centaines de jeunes entre 18 et 30 ans, autour de la fête de Pâques. Ces « Pâques à l'Aube » regroupent pendant 3 jours, des gens venant de toutes localités, ayant des insertions professionnelles différentes ou étudiantes et pour certains, avec une jeune charge familiale. Echanger, créer grâce à des ateliers, prier, célébrer et faire la fête autour de la mort et de la résurrection du Christ. C'est le programme de telles rencontres.

M.D.F. qui nous aidait à aérer nos préoccupations ecclésiales, nous amenant peu à peu à réfléchir à la réalité des jeunes de L.E.P. Avec l'équipe du Laurier, nous avons tenté de les rejoindre et, aujourd'hui, Maryno a quitté la responsabilité du second cycle pour se rendre présente au monde du technique.

En sept ans, notre responsabilité dans l'aumônerie a pris différentes formes, passant d'une simple animation de groupe à un travail salarié pendant deux ans pour Maryno. Nous avons alors quitté une petite maison à la campagne pour habiter au Laurier en communauté, ayant accepté d'assurer aussi le projet d'accueil que l'aumônerie souhaitait mettre en place. Les rencontres quotidiennes avec les jeunes amenaient un profond bouleversement de notre vie de famille, mais ce choix, nous ne l'avions pas fait seuls.

Au fil des ans, une équipe s'est mise en place au Laurier. C'est là un point fondamental qui permet de ne pas concentrer tout le pouvoir sur un seul responsable, qu'il soit prêtre ou laïc. Participant à la recherche des permanents pastoraux, nous avons pu mesurer le risque du nouveau modèle des « permanents laïcs ». Dans le contexte actuel de crise ecclésiale, la tentation est grande de ne gérer que le souci de nos « boutiques » et d'oublier l'exigence de la mission. Le ministère que Maryno a reçu dépasse largement sa fonction à l'aumônerie ; il l'envoie en priorité auprès des jeunes qui n'y viendront pas ! Ce qui est en jeu, c'est bien l'avenir de la foi et une nouvelle manière de vivre en Eglise, projet passionnant qui nous fait traverser des insécurités et bouscule notre foi...

Vivre auprès des exclus... projet ambitieux ! Après une bonne dizaine d'années dans l'hôtellerie, Marc a travaillé dans le secteur social, comme cuisinier, puis comme économiste. Il avait le désir de mettre ses compétences au service d'hommes défavorisés. Très vite, pourtant, nous avons réalisé les limites des structures sociales enfermées dans leurs rôles d'assistance.

Quand une place de responsable dans une communauté Emmaüs lui a été proposée en 82, nous avons eu là, la possibilité de réaliser un certain nombre d'aspirations. Dans un monde qui privilégie l'argent au détriment de l'homme, Emmaüs est un lieu où peut se jouer une plus grande justice et une plus grande solidarité. Si ce travail est pour nous le moyen de subvenir à notre vie matérielle, c'est aussi le lieu où s'exerce la responsabilité missionnaire de Marc. C'est un lieu de travail et non une œuvre de charité. C'est un lieu

où l'homme peut être debout, quel que soit son passé, sans béquille ni assistance. C'est là que l'Évangile prend corps dans la rencontre et le compagnonage quotidien avec des hommes blessés.

Vivre à Emmaüs au nom de l'Église, c'est avant tout recevoir les cris d'hommes meurtris au fond d'eux-mêmes, c'est recevoir les provocations des injustices et se lever pour y faire face. C'est aussi renvoyer aux communautés chrétiennes ce qui se vit loin d'elles et les inviter à se laisser évangéliser par ces rencontres avec les pauvres.

Tracer une coresponsabilité

C'est avec Manu, Jacques, Dominique, Pierre et Laurent — prêtres — et avec Bernard, Yvonne et Marinette — laïcs — que nous partageons la vie d'équipe. Par notre ministère, nous avons été associés à la responsabilité collective. L'équipe a reçu mission de l'évêque d'être présente à ceux dont l'Église est loin. Un contrat en a défini quelques axes prioritaires : le monde du tourisme, les jeunes, et tous les écrasés du système actuel. Nous avons besoin d'être divers pour répondre à la tâche qui nous est demandée. Vivre la responsabilité en équipe est une utopie, un risque, mais c'est aussi choisir un nouveau type d'Église.

L'équipe, c'est le lieu où chacun est invité à rendre compte de la manière dont il exerce le ministère ; c'est le lieu qui nous rappelle que nous ne sommes pas là à notre propre compte, mais bien envoyés comme serviteurs. Elle nous remet face aux exigences de la mission.

Quand il a été envisagé, en 81, que Maryno exerce pour un temps la coordination de l'aumônerie, ce choix a été largement débattu ensemble. Et c'est bien l'équipe qui a proposé la disponibilité de l'un des siens pour ce service des jeunes. Quand Marc a trouvé la possibilité d'un travail à Emmaüs, c'est l'équipe qui lui a demandé de s'y engager pour y vivre la mission confiée à tous : être présents aux plus pauvres.

Dans l'équipe, nos insertions géographiques, professionnelles, sont diverses. Pourtant nous veillons à ce que chacun ne vive pas le ministère en termes individuels ; nous sommes attentifs à ce qu'il y ait une réelle confrontation. La vie d'équipe ne se réduit pas à un simple compagnonnage.

Nous n'en sommes qu'aux premiers pas de cette pratique de vie d'équipe. Déjà nous devinons qu'elle est aux antipodes de relations entre nous qui seraient d'ordre hiérarchique. Dans le nouveau type de rapport prêtres-laïcs se dessine un nouveau visage d'Eglise.

En route vers demain !

Ce que nous vivons n'a rien d'un modèle. C'est une recherche, avec ses tâtonnements et ses avancées. Le désir de partager la vie de la M.D.F. nous a entraînés sur une route inconnue qui à la fois nous effraie et nous passionne. Nous ne savons pas ce que sera demain, mais nous croyons que Dieu continuera sa trace au plus profond de nos vies. Ce qui est essentiel, c'est bien la Bonne Nouvelle et non la revendication d'un statut dans l'Eglise.

L'appel de l'Evangile ne se tait pas. Nous sommes témoins que des hommes et des femmes se lèvent, librement, pour y répondre, aujourd'hui, sous des formes diverses. Au-delà des crispations internes que connaît l'Eglise, s'aventurer sur ces chemins nouveaux, c'est une espérance. Nous ne sommes qu'au début d'un printemps qui nous dépasse...

Tout ministère concerne toute l'Église

Odile et Jean Sachet

Au terme de la formation au ministère presbytéral effectué par Jean, nous avons choisi de nous marier. C'était en 1973. Nommés dans un premier temps dans l'équipe M.D.F. de Bugeat, nous avons poursuivi notre route avec la M.D.F. Si Jean demeure toujours candidat au ministère presbytéral, nous n'avons pas voulu vivre dans l'attente stérile d'une révolution canonique. Ainsi, depuis quatre ans, nous participons à la recherche menée à la M.D.F., à la demande de la conférence épiscopale, sur « les ministères confiés à des baptisés ». Pourquoi nous engageons-nous dans cette voie ?

Depuis plusieurs années et avec l'aide de la M.D.F., nous essayons de répondre à cet appel : le service de l'évangile dans un pays en mal d'avenir, et de faire des choix en conséquence. Pour nous, se voir confier un ministère au sein d'une équipe territoriale, dans un lieu précis et pour un temps donné, c'est :

— être envoyé par l'église, en la personne de l'évêque ; — accepter une charge qui engage plus que nous-mêmes ; — accepter de partager la responsabilité ecclésiale confiée à l'équipe.

Solidaire des abîmés du monde

« Je suis assistant social dans un service de protection judiciaire de l'enfance et d'enquête de divorce, dit Jean. Enfants abîmés dans leur affection et parfois dans leur corps, couples rompus et enfants-litiges. Ils sont de tous âges et de tous milieux. Il n'existe pas d'organisation pour le « combat affectif ». Chacun se trouve immergé dans le cycle de la haine ou de l'indifférence.

C'est un milieu où les schémas traditionnels, voire chrétiens, en prennent un coup : la bonté de l'homme, l'amour maternel, l'enfant-roi, la libération de la femme... Il est des discours ecclésiaux sur la famille, la contraception, le divorce, etc. qu'on rêverait habités par la prudence, la tolérance et l'attitude du Christ devant la femme aux sept maris. La grandeur de l'homme n'a d'égal que sa misère... et Dieu s'est fait homme.

Depuis sept ans, Odile et moi participons à un groupe Tiers-Monde. Le monde industrialisé se développe au prix de l'écrasement des deux tiers de la planète. Je ne peux pas prendre mon parti d'une telle situation. Par notre consommation et nos ventes d'armes, nous participons collectivement à entretenir cette situation d'écrasement de millions d'hommes. Se taire serait pour moi acceptation du scandale. Des hommes sans richesse et sans liberté s'organisent pour avoir le droit élémentaire d'exister ; cela m'invite à la solidarité et me provoque à agir pour un monde autre. Croyant au Dieu de Jésus Christ, je ne peux lire les psaumes sans y entendre les cris de peuples « en exil de dignité ».

La présence des copains M.D.F. en Tanzanie, au Brésil n'est pas un luxe M.D.F., ni un moyen de se donner « une ouverture missionnaire ». Elle est pour moi une nécessité (malgré le « manque de prêtres ») pour que l'église et nous-mêmes apprenions à reconnaître Celui qui vient dans les histoires des hommes, en ses multiples composantes, et plus particulièrement auprès des plus dépendants.

Je partage ce point de vue de V. Cosmao : « les théologies de la libération appellent plutôt, dans les églises des pays industrialisés, une théologie de la conversion qui prenne en compte toutes les médiations nécessaires pour la transformation du système dont l'effet le plus visible est la destructuration des sociétés dépendantes ».

Paroles d'espérance dans la banalité du quotidien

« Pour moi, Odile, le ministère que me confie l'Eglise est lié à ce que je vis depuis deux ans. En arrivant à la Souterraine, j'ai cessé temporairement mon activité professionnelle. Après discussion en équipe, nous avons choisi d'habiter un quartier typé : une petite cité HLM.

Que se passe-t-il dans ce quartier ? Rien d'extraordinaire... parce que la vie quotidienne dans son foyer, c'est banal ; le temps n'est pas planifié ou, s'il l'est, petits ou grands se chargent de changer le cours prévu. On accompagne les enfants à l'école ; on assure le ravitaillement familial et l'entretien ; l'école et le grand magasin sont les deux extrêmes géographiques du quartier et l'on se rencontre dans les allées qui mènent de l'un à l'autre. Rien d'extraordinaire... parce que les « mères au foyer », ça ne fait pas grève, même si quelques fois elles en ont envie ; parce que apparemment chaque jour ressemble au précédent et que massivement les stéréotypes sociaux, familiaux fonctionnent bien : les femmes à la maison s'occupent des enfants, les hommes à l'extérieur ! Les enfants ça se dresse... Chacun chez soi, mieux vaut ne fréquenter personne... L'école, c'est le domaine des maîtres... l'église, c'est les curés.

Ce que j'ai découvert ? Mon histoire personnelle m'a « donné la parole ». Dans mon entourage immédiat, je découvre combien cette parole est difficile, voire absente : entre mari et femme, entre parents et enfants... Mais si je repère combien la parole est difficile, les nouvelles qui s'échangent sont cependant lourdes de vie et de mort : les naissances, les maladies bénignes ou graves, les problèmes de voisinage, les problèmes conjugaux, les services rendus... C'est aussi cela le quotidien. Je découvre aussi l'absence de liens, entre ce que « balbutient » mes voisins et les lieux où essaient de s'élaborer une parole collective : association de quartier, M.J.C., etc.

Pour moi, faire naître avec d'autres, dans notre histoire collective, une parole d'espérance est un service de l'Évangile et de l'homme. C'est dans ce quotidien et sa banalité que je me sens responsable d'une parole qui n'est pas de moi mais nous vient de Dieu, d'une parole qui s'est faite corps en Jésus Christ. Par notre témoignage, l'Eglise aura peut-être un jour, pour nos voisins, le visage d'hommes et de femmes croyants qui leur sont proches et solidaires et qui ont une Bonne Nouvelle à leur partager.

Creuse, terre des contrastes ⁽¹⁾

Nous vivons en Creuse depuis huit ans, et plus particulièrement à la Souterraine depuis trois ans. Il faut quitter les grands axes routiers pour découvrir ce pays. Son nom évoque la « France profonde », avec des nuances de mystérieux, de bienheureux ou d'arriéré et de sauvage selon les esprits. La Souterraine, porte de la Creuse, donne encore l'impression d'une agglomération en croissance autour de l'antique cité aux allures fortifiées, mais plus on pénètre à l'intérieur du pays, plus on éprouve le contraste entre l'aspect agréable et avenant des paysages et celui, inquiétant, d'une terre sans hommes.

La Creuse telle que Charles Rousseau sait la dépeindre : c'est moitié moins d'habitants qu'en 1900. Un vrai désastre démographique qui entraîne avec lui des malaises sociaux et des troubles psychiques. Les équipements autour desquels se nouent les relations, quotidiennes ou hebdomadaires, ont disparu, parfois sur de vastes zones couvrant plusieurs communes. Alors les habitants les plus jeunes et les mieux pourvus arrivent à tisser des relations plus lointaines, les plus âgés et les plus pauvres restent dans l'isolement.

Les flèches des circuits touristiques conduisent sur les traces étonnantes d'un passé chrétien, bien fourni de vieilles églises, de vénérables « moustiers », de secrètes chapelles de pèlerinage. Mais circulez un dimanche, et ce passé vous semblera éteint. En réalité, l'Eglise de Creuse manifeste en plusieurs endroits une singulière vitalité.

Les mésaventures de ce pays, l'enjeu de son avenir, l'attrait qu'il suscite chez les transfuges de l'espace industriel et urbain, tout cela en fait un pays d'appel pour ceux que l'évangile aujourd'hui intéresse. Dans la grande mutation des sociétés rurales appelant l'Eglise à sortir de son passé pour une œuvre nouvelle, la Creuse représente un terrain **privilegié**. La gravité des problèmes du pays, la valeur de symbole pour un monde « autrement », tout cela ouvre un champ de recherche et d'innovation. Au delà des antiques frontières paroissiales, des secteurs de vie d'Eglise se mettent en place animés par des équipes de prêtres, religieuses, laïcs. Ceux-ci cherchent à insérer la foi dans les questions actuelles des hommes et à servir le projet de salut qui travaille le monde à travers les problèmes de la société. C'est là que peuvent apparaître ces nouveaux ministères, nés dans l'Eglise pour le service de l'évangile, pour le service d'un peuple.

(1) D'après une présentation faite par Charles Rousseau.

Une nouvelle étape de la vie de l'Église

Le 30 octobre 1983, à la Souterraine, le Père Gufflet, évêque de Limoges, nous confiait à chacun un ministère d'annonce de l'Évangile. Quelques jours avant, dans « L'Église de Limoges », après avoir rappelé la responsabilité de tout chrétien : annoncer l'Évangile et construire l'Église, il ajoutait : « En reconnaissant ou instituant de nouveaux ministères d'Annonce de l'Évangile, l'Église veut aujourd'hui marquer l'importance et l'urgence de cette mission pour tout chrétien. C'est comme un signal qui nous est donné, en notre époque de profonde mutation, pour que les laïcs chrétiens soient davantage conscients de leur propre responsabilité dans notre monde. « Chaque laïc doit être devant le monde témoin de la résurrection et de la vie du Seigneur Jésus et le signe du Dieu vivant » (Lumen Gentium, 38). De la part de l'Évêque, confier un ministère à des laïcs, c'est proclamer devant tout le peuple chrétien qu'il les associe plus étroitement à sa charge épiscopale. Et, n'est-ce pas la première charge de l'Évêque que d'annoncer l'Évangile ? C'est aussi une nouvelle étape de la vie de l'Église qui sera célébrée par la reconnaissance de ces ministères de laïcs, un signe manifeste de l'action de l'Esprit de Dieu qui les suscite pour répondre aux besoins de notre temps, de donner à l'Église un visage renouvelé pour aujourd'hui et pour demain ».

C'est l'Évêque qui parle. Vous me direz que ce n'est pas toute l'Église. Si je commence par lui, ce n'est pas par respect des préséances, mais en raison d'une conviction : lorsqu'on parle de ministères confiés à des baptisés, ces ministères sont nécessairement reliés au ministère épiscopal et ils engagent l'ensemble du corps ecclésial. Au service de la mission de l'Évangile dans les diocèses qui nous accueillent, il est indispensable que nous soyons en communion avec celui qui en a reçu la charge au nom du Christ.

Surprises et interrogations

En août 1981, nommés à La Souterraine par l'évêque de Limoges et la Mission de France, nous avons choisi, avec l'équipe de prêtres en place, d'arriver discrètement. Nous

envisagions la célébration d'un ministère après un certain temps de présence et une suffisante connaissance. Cette discrétion a provoqué la surprise et l'interrogation. De nombreux chrétiens comprenaient mal que l'on parle de ministères confiés par l'Evêque. On peut ainsi résumer les principales interrogations : pourquoi un ministère particulier alors que telle personne fait le catéchisme depuis dix ans, que tel groupe réfléchit à sa vie professionnelle en référence à l'évangile, que certains animent la célébration liturgique ? Pourquoi créer une nouvelle hiérarchie entre les prêtres et le peuple puisque « tous sont responsables ». En définissant de nouveaux ministères, que devient le ministère du prêtre

Toutes ces questions ont été débattues avec quelques groupes de chrétiens désireux de mieux s'informer et de nous accompagner dans notre démarche. Nous avons réfléchi ensemble. Il s'agit en effet de bien situer les différentes formes de responsabilité dans l'Eglise et aussi de situer leurs articulations, théoriques et pratiques. Ce qui est en jeu, c'est notre fidélité, celle de l'Eglise, à l'annonce de l'Evangile ; fidélité au Dieu de Jésus Christ mort et ressuscité, pour le monde d'aujourd'hui. C'est collectivement que nous pouvons en défricher les chemins et apprendre à en rendre compte. Aussi, pour sensibiliser la Communauté chrétienne à l'événement, nous-mêmes et quelques chrétiens nous nous sommes exprimés à l'homélie des quatre dimanches précédant la célébration.

Nous participons pour notre part à la préparation des baptêmes, à la prise en charge des funérailles, à l'équipe d'animation pastorale mais, dans notre réflexion actuelle, il semble que si le ministère s'inscrit dans des tâches, il ne se définit pas d'abord par celles-ci. Un ministère au service de la mission, c'est difficile à montrer, à manifester par telle ou telle réalisation. Malgré ce qui peut être échangé sur la mission, sur la responsabilité d'annoncer l'Evangile, revient souvent la question : « qu'est-ce que vous faites *dans* l'Eglise », comme si la mission était accessoire ou seconde dans la responsabilité de l'Eglise. Le souci de l'Eglise rassemblée, déclarée, confessante, reste encore trop souvent premier. Dans l'esprit des chrétiens, demeure encore très souvent la définition du prêtre comme celui qui détient des pouvoirs ; ceci venant en particulier du fait que lui seul peut faire l'Eucharistie. Cette conception rend difficile la compréhension de ce qu'est le ministère presbytéral dans son fondement et de ce que sont les autres ministères (diaconat, ministère confié à des

baptisés). S'interroger sur les différents ministères oblige à s'interroger sur le ministère presbytéral, sur ce qu'engagent baptême et confirmation et sur l'articulation entre chacun.

Germes d'espérance

De nombreuses personnes nous ont fait connaître leur sentiment sur l'événement que représentait à leurs yeux la célébration des ministères qui nous étaient confiés. Nous ne pouvons retenir ici toutes les réactions. Voici celles qui nous semblent le mieux résumer la plus grande partie des témoignages recueillis.

« A l'heure où trop souvent l'Eglise en Creuse comme ailleurs, paraît préoccupée avant tout de réorganisation interne, c'est une joie formidable de voir que ce ministère que nous célébrons aujourd'hui est polarisé « par les abîmés de notre société » ici et au Tiers-Monde, par les amis des HLM et tant d'autres. Annancer la Bonne Nouvelle aux pauvres, rendre la liberté aux opprimés, disait Jésus ».

« ... Nous nous sentons tellement en désaccord avec une bonne partie de l'Eglise et le Pape lui-même que nous ne nous sentons pas de « l'institution », même si nous avons du mal à nous dire « en dehors »... C'est avec beaucoup de satisfaction, de sympathie que nous voyons que des ministères peuvent être confiés à des gens comme vous... que ceux-ci puissent être en prise le plus possible avec la réalité, avec le monde (pourquoi pas marié, avec des enfants, engagés dans les associations, partis, syndicats...). Nous espérons que cela ne sera qu'un début. Personnellement, je pense que c'est en droite ligne de la mission de Jésus et tout à fait dans l'esprit de l'Evangile... »

« Tout ministère est le témoin de l'initiative de Dieu. Dieu manifeste son amour privilégié pour les « autres ». Si on est poussé à « y aller », ce n'est pas seulement par désir personnel : tenir sa vie en main et faire soi-même ses choix, mais d'abord réponse à un appel ».

« Vous savez, je suis un pauvre païen et mon existence est bien pauvre et sans trop d'espérance. Malgré tout ça, j'ai une grande dévotion en la Vierge Marie, je ne sais trop pourquoi, c'est un mystère. Mais c'est ainsi. C'est peut-être pour ça que je comprends le

sens que vous avez donné à votre vie... Je ne sais où vous puisez cette croyance avec la volonté et le désir de la faire partager ; c'est sans doute le mystère de la foi ».

Eglise, croisement de communions

Une soixantaine de lettres reçues en ce mois d'octobre 1983. Au delà de l'amitié, une communion dans la foi. Une communion à travers l'espace : « du fond de ma brousse camerounaise »... « du Nicaragua où nous sommes en attente de l'invasion des Américains tout comme à Grenade »... d'une escale au Gabon où « c'est quand même une joie que de pouvoir dire à la prière eucharistique : Fais grandir ton Eglise dans l'amour avec tous ceux et celles qui ont la charge de ton peuple. Quand on la célèbre seul au fond d'un bateau, cela élargit encore les liens d'Eglise et l'espérance pour le quotidien » ; ... de Tanzanie où « je crois que dans l'Eglise il vaut toujours mieux être sur la crête, où il faut s'accrocher, qu'au fond des vallées humides, lourdes et riches »... du Niger, du Népal « afin que l'utopie qui vit au cœur de l'homme le guide toute sa vie durant ».

Une communion dans l'immense diversité des situations des uns et des autres. Ceux-ci n'ont pu venir parce qu'ils étaient ce jour là en réunion d'équipe et ceux-là tout simplement au travail. Celui-ci était hospitalisé ; ces sœurs d'une petite communauté tenant une maison de retraite sur les Hauts-Plateaux ne pouvaient quitter leur service...

Une communion qui rappelle, dans la foi, que tout ministère concerne l'Eglise entière, au service de Celui qui choisit et saisit les serviteurs dont il a besoin.

Les amis qui ne partagent pas cette communion dans la foi en ont ressenti les fruits : la présence pour cette fête du 30 octobre, des gens de tous âges, venus de loin, capables de prier ensemble mais aussi de danser ; des inconnus avec qui il fait bon vivre et qui font oublier l'heure de dormir ; une église où pour une fois les enfants ont le droit de danser...

Depuis la première Pentecôte, l'Eglise saura-t-elle aller encore de l'avant pour de nouveaux appels ? N'était-ce pas manifesté à l'évidence, à nos yeux et à ceux de la population locale, par la présence de ces dizaines et dizaines de personnes venues de tous les coins de France !
